38e ANNÉE (4e SÉRIE) N° 3 27 JANVIER 1921

# L'AMI DU CLERGÉ

**Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques**

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

*Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Évêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis*

| | |
|---|---|
| **Mgr F. PERRIOT**<br>Protonotaire apostolique *ad instar participantium*<br>FONDATEUR | **A. ROZIER**<br>Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres<br>DIRECTEUR |

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

*PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :*

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| FRANCE et COLONIES FRANÇAISES | Édition complète . . . . . . | 18 fr. | ÉTRANGER | Édition complète . . . . . . . . 20 fr. 50 |
| | Édition partielle . . . . . . | 12 fr. | | Édition partielle . . . . . . . . 14 fr. 50 |

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication ;* l'édition partielle n'a pas la *Prédication.*
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine.*
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence ;* pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. DEBROAS, 48, rue de Clichy, Paris 9e

Chèques postaux : Nancy, 21.88

## SOMMAIRE

### DOCTRINE

**Causerie de l'AMI sur les « Revues. »** — I. La fin chrétienne d'Emile Faguet, 33. — II. Sa carrière, 36. — III. L'auteur des *Trois Mousquetaires*, 39. — IV. Mérimée, 40. — V. Le VIe Centenaire de la mort de Dante, 41. — VI. Dante et les Papes de son temps, 44. — VII. Bibliographie (Général Mangin ; Louis XVII ; le Concordat de 1801 ; sainte Cécile ; Salonique, Colmar, Trocadéro), 46.

**Questions de science ecclésiastique.** — Doit-on refuser pour marraine une femme mariée civilement ou divorcée ? 47. — Peut-on croire que l'Antechrist abolira complètement le sacrifice de la messe ? 48. — Un chancelier d'évêché est-il inamovible ? 48. — Comment concilier deux passages du *Codex* touchant le mariage des *vagi* ? 48.

### PRÉDICATION

Il n'y en a pas dans le présent n°.

1° Joindre 0 f. 75 et la dernière bande à toute demande de *changement d'adresse.*

2° Joindre 0 f. 25 et la dernière bande à toute demande de *consultation.*

## PETIT COURRIER

Q. — Pourriez-vous me donner une liste de *Vies de missionnaires ?* Je voudrais des Vies qui visent à l'édification, comme celle de Th. Vénard ; mais je voudrais surtout des vies qui, comme celle de Mgr Puginier, mettent en relief les difficultés et les succès, les méthodes d'apostolat et le rôle civilisateur de l'Eglise en pays païen. — Quelques Vies de missionnaires des temps anciens, comme S. Pierre Claver, me feraient plaisir, mais je voudrais surtout des missionnaires des XIXe et XXe siècles.

R. — Vous avez un riche choix de *Vies* de missionnaires de la Société des Missions Etrangères à la libr. Téqui : *Mgr Puginier,* par d'Allenjoye, 2 f. ; — *Mgr Verrolles et la Mission de Mandchourie,* par le P. Launay, 6 f. ; — *Vie du B. Théophane Vénard,* 5 f. ; et *Lettres* du même, 5 f. ; — *Mission de Birmanie,* par Mgr Bigandet, 2 f. ; — *Mission de Chine,* par le P. Brouillon ; — *Mission du Su-Tchuen,* par Guiot, 4 f. ; — *Mission de la Cochinchine et du Tonkin,* 3 f. ; — *Deux ans au Su-Tchuen,* par Vigneron, 3 f. 50 ; — *Le Martyrologe du Japon,* par Profillet, 3 vol., 10 f. 50 : — *Histoire des Missions Etrangères,* par le P. Launay, 3 vol. in-8, 22 f. 50 (tous ces ouvrages à la lib. Téqui) ; — de plus, *Vie de Just de Bretenières,* par Mgr d'Hulst, 4 f., de Gigord ; — *Vie de S. François Xavier,* par Bellessort, 5 f., Perrin, — par le P. Brou, 2 vol., 12 f., Beauchesne, — par le P. Cros, 2 vol., 12 f., Téqui ; — *Vie de S. Pierre Claver,* par le P. Charruau, 3 f., Téqui ; — *Vie du P. Laverlochère,* par le P. Soulerin, 3 f., Beauchesne ; — *Vie du B. Gabriel Perboyre,* par G. de Montgesty, 2 f. 50, *du B. François-Régis Clet,* par le même, 2 f. 50, *du V. Justin de Jacobis,* par le même, 2 f. 50, Lethielleux ; — *Les Jésuites missionnaires au XIXe siècle,* par le P. Brou, 2 f. 75, Beauchesne ; — *Vie du P. Marc Barthélemy,* par le même, 2 f., Beauchesne ; — *Les 26 martyrs des Missions Dominicaines du Tonkin* (béatifiés en 1900), par le P. Cothonay, 3 f. 50, Lethielleux ; — *Mgr Verjus,* par le P. Vaudon, 6 f., Téqui ; — *Hurons et Iroquois, Vie du P. Brébeuf,* par Martin, 2 f., Téqui ; — *Dix ans en Mélanésie,* par le P. Monfat, 3 f. 50, — *Mgr Elloy,* par le même, 3 f. 50, — *Les Ronga,* par le même, 3 f. 50, — *Origines de la foi catholique dans la Nouvelle-Zélande,* par le même, 3 f. 50, Lyon, Vitte ; — *Au Kilimandjaro,* par Mgr Leroy (jadis chez Vitte : ne figure plus au catalogue) ; — *Mgr Bataillon et les Missions de l'Océanie centrale,* par le P. Mangeret, 2 vol., 7 f., Vitte ; — *Vie du B. Pierre Chanel,* par le P. Nicolet, 3 f. 50, Vitte ; — *Le B. Gabriel Taurin Dufresse,* par Mgr Leroy, 0 f. 75, Lethielleux ; — *Vie de Mgr Vital,* missionnaire au Brésil, évêque d'Olinda (capucin), 5 f., Paris, libr. de St-François ;

etc. Toutes ces monographies, et beaucoup d'autres encore, ont été étudiées ici. Si vous avez la collection de l'*Ami*, vous y pourrez recourir pour vous rappeler quel est l'intérêt spécial de chacune d'elles.

---

Q. — Pourriez-vous m'indiquer un ouvrage sur les rapports de la Sainte Vierge avec l'Eucharistie (Jésus-Hostie, Marie-Hostie) ?

R. — Nous ne voyons rien qui réponde exactement à votre idée. Vous trouverez de bons éléments de solution dans Sauvé, *Lourdes intime*, et *Le Saint Cœur de Marie*, vol. à 7 f. 50 l'un, Paris, de Gigord ; — Terrien, *La Mère de Dieu et la Mère des hommes*, 4 vol. in-8, 32 f., Lethielleux ; — P. Giraud, *Vie d'union avec Marie*, et *De l'esprit et de la vie de sacrifice*, 3 f. 50, Beauchesne ; — de bons articles publiés au cours des années écoulées dans le *Règne de Jésus par Marie*, du P. Texier, à St-Laurent-sur-Sèvre (Vendée) ; — deux broch. enfin du R. P. Alexis-M. Lépicier, *L'Immaculée Mère de Dieu corédemptrice du genre humain*, 2 f., et *Relations de la T. S. V. avec le T. S. Sacrement*, 0 f. 50, à la Maison généralice des Servites de Marie, 31, piazza S. Nicola da Tolentino, Rome.

---

Q. — Prière d'indiquer un bon livre sur la formation ou préparation du *cœur* des tout petits enfants à la communion privée.

R. — Mère Marie de Loyola, *Le privilège des petits enfants*, 1 f., et *L'Accueil, Méditations eucharistiques*, 3 f. 50 (maj. en sus), de Gigord ; — *Education eucharistique*, de Broussolle, 2 f., Téqui ; — surtout la ravissante revue *Hostia* dont nous avons signalé si souvent les articles et les tirages à part (Toulouse, bureaux de l'Apostolat de la Prière) : *Parvuli*, 2 f. ; *La Croisade des Enfants*, 1 f. 75 ; *Ligues eucharistiques*, 3 f., etc.

*Hostia* vient de publier *La Communion des enfants d'après le nouveau Code*, par Trilhe, prof. de droit canon à l'Institut cath. de Toulouse, brochure à 1 f. : ce n'est pas ce que vous demandez aujourd'hui, mais c'est un « traité » canonique que tout le monde doit connaître ; l'auteur y parle, avec autant de science et de précision que d'amour, 1° de la Communion des enfants en général, 2° de la Communion des enfants en danger de mort, 3° des dispositions en dehors du danger de mort, 4° du jugement des dispositions de l'enfant, 5° des devoirs du curé.

---

Q. — Connaîtriez-vous un opuscule de propagande pour l'Heure Sainte, à remettre aux fidèles ?

R. — Voir *L'Heure Sainte*, de L. Gillot, in-16 de 32 p., 0 f. 15, de Gigord : excellent, comme vous le dit assez le nom de l'auteur.

---

Q. — Je serais heureux d'avoir l'explication d'une phrase de Paul Orose, au chap. 3 du liv. II des *Historiæ*...

R. — Paul Orose écrivit cette page à l'adresse des broyeurs de noir de ce temps-là qui allaient murmurant contre la faillite du Christianisme et que cela n'avait servi à rien que Rome se fît chrétienne, que tout allait de mal en pis, etc. — Il établit un parallèle entre le destin de Babylone et le destin de Rome : Babylone ruinée et engloutie sans rémission, Rome saccagée par Alaric (410), mais toujours debout : *hic* (à Rome) *et Christiani fuere qui parcerent, et Christiani quibus parcerent, et Christiani propter quorum memoriam et in quorum memoria parceretur*, c.-à-d., à Rome il s'est trouvé (et non à Babylone) et des chrétiens (les Goths, baptisés, quoique Ariens) pour faire miséricorde, et des chrétiens (les habitants de Rome) pour attirer la miséricorde de ces Barbares, et des chrétiens (les Martyrs des persécutions) dont le souvenir commandait la miséricorde, imposait aux Barbares mêmes quelque miséricorde. C'est le même Dieu qui a conduit le destin de Babylone et qui conduit le destin de Rome : *illius clementiæ esse quod* VIVIMUS (Babylone ne vit plus) ; *quod autem misere vivimus, intemperantiæ nostræ.... Intelligant hi qui insipienter utique de temporibus christianis murmurant.* — Relire, par ces temps de commotions, la *Cité de Dieu* de S. Augustin.

---

Q. — Pourriez-vous m'indiquer un ou plusieurs livres traitant de la vie religieuse (ses avantages, etc.) et pouvant servir pour donner des conférences à des enfants qui se destinent à la vie religieuse ?

R. — Mgr Plantier, *Grandeurs de la vie religieuse*, 3 f., Téqui ; et les ouvrages classiques sur les vertus religieuses, Mgr Gay, P. Bouchage, Rodriguez, Scaramelli, etc., et d'ailleurs sur toutes les vertus chrétiennes, et de façon générale sur Notre-Seigneur lui-même : orienter les âmes vers Notre-Seigneur, y a-t-il plus sûr moyen de les orienter vers la perfection ? — Et si vous voulez un modèle achevé de la façon dont un prêtre incomparable acheminait de pauvres enfants vers l'Eucharistie d'abord, puis vers le sacerdoce et la vie religieuse, lisez la nouvelle *Vie du V. P. Chevrier* que vient de publier M. Chambost, in-8, 10 f., Lyon, Vitte (nous en parlerons bientôt).

---

Q. — Pourriez-vous indiquer un manuel court d'histoire des peuples de l'Orient ancien, ne donnant que ce dont on a besoin pour l'explication de l'Histoire Sainte ?

R. — Voir *Peuples anciens de l'Orient*, par E. Segond, in-12 de 230 p., avec cartes et gravures, cartonné 6 f. 30, Paris, Hatier (Chine, Egypte, Chaldée, Assyrie, Palestine, Phénicie, Médie, Perse). C'est tout ce qu'il y a de plus simple et de plus didactique, avec questionnaires, lectures, tableaux synoptiques et synchroniques, etc. M. Segond, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, est professeur honoraire du Collège Stanislas de Paris et a été aussi professeur à l'Ecole des Carmes (Institut catholique).

---

Q. — Je voudrais un ouvrage exposant l'histoire de l'Ancien Testament sous forme d'instructions, ou du moins avec des considérations doctrinales pouvant servir au même but.

R. — La nouveauté de Barbier, *Cours populaire d'Hist. Sainte*, 8 f., Lethielleux, ferait très bien votre affaire (voir ce qui en a été dit en 1920) ; — voir aussi Allard, *Toute l'histoire de la religion* depuis Adam jusqu'à nos jours, 2 vol., 8 f., Lyon, Vitte ; — Lambert, *Jeunes gens de l'Ancien Testament*, 3 f., Gabalda ; — et ne pas oublier des livres qui, sans être distribués en instructions, sont cependant indispensables pour qui veut posséder et exposer solidement son sujet, comme *l'Hist. de l'Anc. Test.*, de Mgr Pelt (évêque de Metz), 2 vol., 10 f., Gabalda, ou *La Palestine d'aujourd'hui, ses sanctuaires, ses réalités bibliques et historiques*, du P. Zanecchia, O. P., 2 vol. de 550 et 760 p., 18 f. (prix actuel), Lethielleux.

---

Q. — Existe-t-il un recueil de sermons sur l'Eucharistie, pouvant servir pour adorations perpétuelles ou triduums eucharistiques, je veux parler de sermons adaptés à la situation créée par la guerre ?

R. — Voir ce qui a été dit en 1920 de la très remarquable nouveauté de M. Cordonnier, *Du Ciel*

au Tabernacle (sermons précisément pour triduum), 4 f., Haton. Parus avant la guerre : *Gloires de l'Eucharistie*, de S. Coubé (sermons pour Adoration aussi), 5 f., Lethielleux ; — Mgr d'Hulst, le t. IX des *Mélanges oratoires*, 6 f., de Gigord ; — *L'Adoration réparatrice et nationale*, de Mgr d'Hulst, 0 f. 75, de Gigord ; — *L'Eucharistie*, de M. Sauvé, 2 vol., 15 f., de Gigord (paru pendant la guerre) ; etc.

Q. — Existe-t-il une édition des Œuvres de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, en dehors de la *Bibliotheca Cluniacensis* et de la collection de Migne ? Ces mêmes Œuvres dans cette dernière Collection sont-elles publiées dans un volume se vendant séparément ?

R. — Pierre le Vénérable est au t. 189 de la *Patrologie latine*, qui se vend séparément 10 f. (prix d'avant-guerre), Paris, Garnier. — Sur ce saint homme, voir Mgr Demimuid, *Pierre le Vénérable*, in-8, 3 f., Téqui (thèse de doctorat ès lettres).

Q. — Ayant l'intention de fonder une petite Société de gymnastique et de formation militaire, veuillez donc m'indiquer :

1° Une théorie de gymnastique et exercices ;
2° Une théorie ou manuel d'instruction militaire ;
3° Un manuel des règles pour le jeu du football ;
4° Une maison où me procurer trapèze, anneaux, corde à nœuds, échelle, tout l'attirail enfin d'un petit gymnase, et à des prix à la portée d'un pauvre curé de campagne désireux de garder ses enfants longtemps avec lui ;
5° Enfin, l'adresse de la fabrique de statues de Vaucouleurs.

R. — Ad I et II. Chez Charles-Lavauzelle, 124, boulev. St-Germain, Paris 6e : *L'élève-soldat, Manuel de prép. militaire pour la jeunesse*, par le commandant Leroux, in-8 de 426 p., 35e édit., 4 f. net ; — *Guide pratique d'éducation physique*, 108 p., 1 f. 85 ; — *Le petit livre du fantassin, Instruction théorique et éducation militaire*, 128 p., 1 f. 50.

Ad III. Même éditeur, *Le Football*, in-8 de 78 p., 2 f.

Ad IV. Adressez-vous aux services commerciaux de la revue *La Vie au Patronage* (organe catholique des Œuvres de jeunesse, mensuelle, une édition pour garçons et une pour filles, chaque édit. 36 f. par an), 33, boulev. Muret, à Antony (Seine).

Ad V. Union internationale artistique, à Vaucouleurs (Meuse).

Q. — J'ai à étudier ces deux questions : « 1° Diverses liturgies en usage dans l'Eglise. 2° L'année liturgique. » Quels auteurs, autres que Dom Guéranger et Duchesne, pourrais-je consulter utilement ?

R. — Sur la 1re question, Callewaert, *De S. Liturgia universim*, in-8, 5 f., chez Beyaert, à Bruges (1919) : très riche bibliographie dans les notes ; — sur la 2e, Doms Leduc et Baudot, *Catéchisme liturgique*, in-12, 7 f. 50, Tours, Mame (1920).

Q. — Existe-t-il une Vie de S. Bernard réellement pieuse, c'est-à-dire faite surtout d'après ses ouvrages, et indépendante, au moins dans une certaine mesure, de tous les événements historiques auxquels ce grand Saint a été mêlé ? Les *Etudes Religieuses* avaient publié en 1916 trois beaux articles sur *L'Amour de S. Bernard* ; c'est quelque chose dans ce genre, mais plus étendu, que nous désirons.

R. — La meilleure histoire de S. Bernard est celle de Vacandard, mais qui, étant une histoire, ne répond pas du tout à ce que vous voulez. Celle du P. Ratisbonne, en 2 vol., 6 f. (maj. en sus), Paris, de Gigord, est loin d'avoir la valeur historique de Vacandard, mais vous irait mieux. M. Vacandard, dans la collection *Pensée chrétienne*, a donné un *S. Bernard* qui, comme tous les vol. de cette collection, est un recueil de textes bien groupés, in-12 de 320 p., 3 f. 50 (maj. en sus), Paris, Bloud. Un très heureux choix de *Lettres de S. Bernard*, en français, a été donné par M. Mélot, 1 f. 50, Paris, Téqui.

Q. — Le volume de la *Gallia Christiana* concernant la Normandie se vend-il séparément ?

R. — Rien de la Normandie encore dans la *Gallia christiana novissima* ; et quant à l'ancienne *Gallia Christiana* des Bénédictins (ou de Palmé), ce n'est que de rarissime occasion que vous la pourriez trouver.

**Anatomie et physiologie animales,** par l'abbé Dalbis, prof. au Collège Stanislas de Paris. — In-8 de 713 p., 520 figures, cartonné 9 f. 50. — Paris, de Gigord, 15, rue Cassette.

La capacité des intelligences scolaires d'aujourd'hui est vraiment phénoménale, s'il faut en juger par les programmes et par les manuels qui y répondent. Le livre de M. Dalbis est certes la clarté même, une clarté éblouissante : seulement, où nos jeunes gens trouvent-ils le temps de s'imprégner de toute cette science, si alléchant et si vivant qu'en soit l'exposé ? En tous cas, pour nos confrères désireux de se tenir au courant de ces questions qui les intéressent par tant de côtés, et spécialement pour nos bibliothèques de cercles d'études, le présent Manuel sera un trésor.

**La Sainte Religieuse,** par Mgr Lelong, évêque de Nevers. — In-12 de 380 p., 4 f. — Paris, Téqui, 82, rue Bonaparte.

Nouvelle édition (la IXe) d'un livre qui restera certainement l'un des plus beaux, des plus apostoliques, des plus embrasés d'amour pour N.-S. et de zèle pour la perfection qui aient été écrits. — 22 instructions : le renouvellement religieux, l'estime de la vie religieuse, l'amour de sa Congrégation, les grandeurs de la vie religieuse, son bonheur, son utilité, le devoir de tendre à la perfection, ce que c'est que la perfection, la Règle, la connaissance, l'amour et l'imitation de J.-C.... — De Mgr Lelong on avait publié, à la veille de la guerre, un petit *Catéchisme de la vie religieuse* (in-18 de 216 p., 1 f. 50 maj. comp.) qui est un bijou. Mgr Lelong n'a pas beaucoup écrit (3 ou 4 vol.) ; mais il n'a donné que de l'excellent.

**La Guerre de 1914-1918,** par le chanoine L. Savoye. — In-12 de VIII-306 p., 6 f. — Paris, Téqui.

Ceci n'est pas un Manuel didactique dans le genre de ceux de M. Calvet et de M. Bernard ; mais on y trouvera tout de même un résumé clair et précis des faits militaires, et, de plus, de judicieuses appréciations sur les personnages, et, surtout, des réflexions courtes mais solides qui aideront à dégager des événements les leçons qu'ils comportent. Après le tableau des opérations sur le front français, les nations belligérantes sont étudiées chacune dans un chapitre spécial, ce qui peut occasionner quelques (minimes) redites, mais ce qui permet aussi de mesurer aisément la part que chacune a prise à la guerre. Très bon livre, et qui est d'une lecture entraînante.

**Histoire de la Grande Guerre,** par un Français. — In-8 de VIII-405 p., richement illustré, 7 f. — Paris, Hatier, 8, rue d'Assas.

Le « Français » qui nous donne ce livre est M. l'abbé Calvet, agrégé des Lettres et directeur des études au Collège Stanislas de Paris. Il n'a pas signé de son nom, pour ne pas arrêter la diffusion de son *Histoire* en certains milieux que même la guerre n'a pu encore assainir complètement. Mais, pour tous les milieux intelligents, où l'on sait de longue date ce que M. Calvet répand de clarté, de vie, de pittoresque sur tous les

sujets qu'il aborde, ce nom même sera la plus éloquente des recommandations. — En tête, une belle Préface de J. Aicard, de l'Acad. fr. : « Il faut se souvenir, dit M. Aicard, ...mais se souvenir sans fureur. La fureur est aveugle ; or, il nous faut être, à l'avenir, surtout clairvoyants. ...Il ne faut point haïr l'homme mauvais et que d'ailleurs le cri de notre haine ne ferait qu'exaspérer ; il faut haïr seulement le mal qui est en lui, pour mieux parvenir à le vaincre... L'idéal de la guerre défensive s'est incarné un jour dans une sainte jeune fille : Jeanne d'Arc. Quand on voulut lui faire dire qu'elle haïssait les Anglais, on n'y parvint pas. Elle se contentait de répéter : *Je ne leur demande qu'une chose et c'est qu'ils s'en aillent hors de France !* »

---

**Mon petit Livre,** par J. Leday. — In-12 de 204 p., illustré, cartonné 2 f. 50 (40 °/₀ en sus). — Paris, de Gigord.

*Lectures courantes pour les jeunes filles,* écrit l'auteur en sous-titre. Disons vite au bon M. Leday que ceci fera les délices, non pas des jeunes filles seulement, mais de tout le monde, comme aussi bien la demi-douzaine de volumes pour enfants qu'il nous a donnés depuis une douzaine d'années et où l'on sent condensée si grand-paternellement l'expérience d'une vie déjà longue (mais dont tous ses lecteurs demanderont au Bon Dieu la prolongation). Une centaine de petits chapitres : des histoires, de la morale en action, des poésies, des fables, des chansonnettes (une demi-douzaine, avec la musique, exquise : *Légère hirondelle, Beau merle d'ébène, Petit rouge-gorge mignon, Beau papillon d'or,* etc.), un traité de politesse en 15 pages, etc. Tout cela est charmant ; c'est la grâce même, la joie des enfants de Dieu. Tout cela est pénétré d'un sens chrétien d'autant plus efficace et plus sûrement contagieux qu'on le sent plus discret, plus délicat dans sa tendresse.

---

**La Chasteté et la Conscience,** par H. de Pully. — In-18 de 24 p., 0 f. 50. — Paris, bureaux de *Frères d'Armes,* 14, rue d'Assas.

Pages parues d'abord dans *Frères d'Armes* pendant la guerre, en 1917 et 1918. Elles ont valu à l'auteur « des centaines de lettres et des centaines de confidences, d'hommes et de jeunes gens, nous remerciant, dit-il, grâce à une clarté trop rare en matière si grave cependant, d'avoir délivré leur âme de doutes cruels, d'incertitudes plus ou moins désastreuses, d'ignorances funestes à leur santé ou à leur vie spirituelle. » — Nul n'en sera étonné, qui aura lu cette brochure. On n'a rien écrit d'aussi clair en français et d'aussi vigoureux, rien non plus de plus apostolique.

---

**La crise du lait.** *Ses dangers, ses remèdes. Le lait condensé,* par le Dr Lassablière. Préface du Dr Calmette, de l'Acad. de Médecine, sous-directeur de l'Institut Pasteur. — In-12 de IV-96 p., 3 f. — Paris, Grasset (61, rue des Saints-Pères).

Ceci est un plaidoyer pour le lait condensé. Plaidoyer appuyé sur les meilleures raisons d'ordre scientifique et confirmé par l'expérience. Le Dr rend témoignage, à son tour, des résultats surprenants obtenus, pendant l'occupation ennemie à Lille, par l'emploi du lait condensé « d'excellente qualité. » Mais voilà, le tout est dans la qualité. Il y a lait condensé et lait condensé, comme il y a fromage et fromage, comme il y a surtout lait frais et lait frais. Et mieux vaut, dit le Dr Calmette, « partout où l'on n'est pas sûr de pouvoir disposer de lait frais d'excellente qualité, utiliser les bonnes marques de lait condensé plutôt que les produits suspects vendus à la mesure chez le crémier du coin et qui échappent à tout contrôle sanitaire. »

---

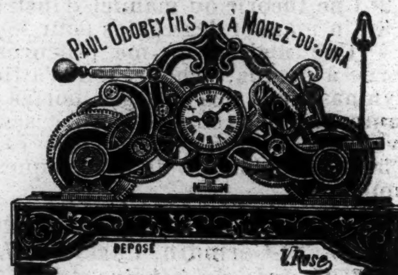
Nous venons d'éditer à part **La Victoire de la Terre,** ce drame rural si émouvant paru dans la *Prédication* des 4 et 18 novembre. Sans droits d'auteur. L'exemplaire, franco 1 f. 25 ; à partir de cinq ex., l'ex. franco 1 fr.

**POUR LE VIN DE MESSE**
s'adresser
aux PÈRES TRAPPISTES
de N.-D. des Neiges
par LA BASTIDE (Lozère)

**ASTHME**
Bronchite Chronique
EMPHYSÈME et toutes les OPPRESSIONS
Guérison par POUDRE et CIGARETTES ESCOUFLAIRE
CH. ESCOUFLAIRE, Agent Général à BAISIEUX (Nord) envoie GRATIS et FRANCO une BOITE d'ESSAI avec NOMBREUX CERTIFICATS de GUÉRISONS.

GRANDE MANUFACTURE
**D'HORLOGERIE MONUMENTALE**
pour Eglises, Hôtels de Ville, Ecoles, etc...
*Anciens Etablissements Paul ODOBEY Fils*
Grande-Rue, 94-96-98-100-102, MOREZ-DU-JURA
L. TERRAILLON et J. PETITJEAN, Successeurs

*Mécanisme d'une horloge pouvant sonner les heures avec répétition et les demies sur une cloche de 15 à 20 kilos*




Toutes les horloges sont garanties pour 10 années
ENVOI DE TARIFS ET DEVIS SUR DEMANDE
*Nombreuses références dans le monde entier*

Pour votre santé, refusez les substitutions et exigez la vieille marque sans rivale
**VALS-SAINT-JEAN**
L'EAU des DYSPEPTIQUES

**MARBRERIE RELIGIEUSE**
Autels, Retables, Chaires, Ex-votos, etc...
RÉFÉRENCES : Basiliques de Fourvière & de Lourdes

PLAQUES & MONUMENTS COMMÉMORATIFS
DESSINS ET DEVIS SUR DEMANDE

Société des Marbres, Pierres et Granits
Anonyme — Capital 2.000.000 fr.
23, Quai des Brotteaux, LYON
Léon GUINET, Administrateur-Directeur

Ateliers de marbrerie : *Lyon, Buxy* et *Molinges.*
Scieries de marbre : *Grenoble* et *Molinges.*
Carrières de pierres : *Buxy, Colombier, Rocheret.*
Carrières de marbres : *Jura, Pyrénées, Italie.*

**ANEMIE** Dans tous les états qui provoquent l'anémie et la chlorose, pendant la croissance, etc., il est indispensable de prendre des **PILULES GIP.** L'étui 3,30. 64, Boulev. Port-Royal et toutes pharmacies.

38e ANNÉE (4e SÉRIE) N° 3 27 JANVIER 1921

# L'AMI DU CLERGÉ

*Paraît à Langres, tous les Jeudis*

**Mgr F. PERRIOT**
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

**A. ROZIER**
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

## Causerie de l'AMI sur les " Revues "

**SOMMAIRE**

I. La fin chrétienne d'Emile Faguet. — II. Sa carrière. — III. L'auteur des *Trois Mousquetaires*. — IV. Mérimée. — V. Le VIe Centenaire de la mort de Dante. — VI. Dante et les Papes de son temps. — VII. Général Mangin ; Louis XVII ; le Concordat de 1801 ; sainte Cécile ; Salonique, Colmar, Trocadéro.

I. — M. Emile Faguet est mort pieusement le 7 juin 1916. Dieu lui a envoyé la grâce d'une longue maladie qui l'a obligé de rentrer en lui-même. C'est une rentrée qu'il n'avait jamais paru pressé de faire. Lui, qui a tout exploré, il n'a jamais voulu s'explorer lui-même. Il semble même en avoir eu peur : « *Si j'osais penser sur ces matières* » (de religion et de sanctions outre-tombe de la morale), écrivait-il un jour (*La Revue*, 1er déc. 1912). Il n'osait pas y penser : c'est l'état d'âme de beaucoup plus de gens qu'on ne croit. Il se surmenait ; il s'étourdissait de travail ; il s'en « éreintait » (c'était sa devise) ; il ne voulait pas laisser à son esprit le temps de faire la lumière et l'harmonie dans son âme. Il a dépensé, et durant ses dernières années surtout, une activité fiévreuse. Ceux qui ne l'aimaient pas, des jaloux peut-être, se moquaient de sa demi-douzaine d'articles quotidiens, ce qui était à peine une hyperbole.

Cette rage à se disperser, à s'éparpiller, à se gaspiller, n'était-elle pas pour lui un essai continuellement répété de se fuir lui-même, de chasser des réflexions qui sans cela l'eussent obsédé, d'éloigner des problèmes auxquels il avait peur de trouver une solution trop claire, trop impérative ? Car enfin, il y avait au fond de son âme, tout au fond, autre chose que cette « areligion » dont il affectait de faire profession : sa mort l'a révélé. Et ses argumentations frénétiques, ses ratiocinations plus d'une fois blasphématoires (cf. *Ami* 1913, p. 137-8) nous apparaissent, à la lumière de cette mort, comme jeux de son esprit mobile et sans cesse en ébullition, jeux purement cérébraux de l'écrivain qui passait pour le plus cérébral de nos critiques et n'en restait pas moins, sous cette superficie bouillonnante, le pauvre homme tourmenté, par la grâce de Dieu, des mêmes inquiétudes et des mêmes aspirations que le commun des mortels.

Ses intimes le savaient. La discrétion leur défendait d'en rien dire, de jeter en pâture à des curiosités point toujours saines ce travail d'une âme en souffrance. Sa mort a permis aux témoignages de se traduire. Mgr Herscher, archevêque de Laodicée, qui l'a assisté à ses derniers moments, nous en a conservé de touchants (*Revue hebdomadaire*, 8 juillet 1916) [1]. Cette lettre, par exemple, qu'il a reçue de M. l'abbé T., de Rouen, ancien élève de Faguet à la Sorbonne (on aurait été heureux seulement de savoir à quelle date remonte le trait que nous raconte M. l'abbé T.) :

J'entends encore, écrit-il, M. Faguet, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, à un cours public du mercredi, cependant qu'il commentait un poème parfois trop oublié, *la Religion*, de Louis Racine, fils méconnu d'un poète de génie.

Arrivé au passage où est racontée en vers magnifiques la scène du Golgotha, la voix de l'éminent professeur se trouva comme voilée par les larmes. Il s'arrêta, nous fûmes tous émus. Puis, soudain, il s'écria : — « Messieurs, que c'est beau ! Quelle religion, quelle doctrine, que celle qui inspire de si sublimes accents ! »

M. Victor Giraud, ayant, dans un article de la *Revue des Deux Mondes* (du 1er juillet 1909, étudié *Ami* 1910, p. 60), classé Faguet parmi les positivistes, Faguet reçut à ce propos la visite d'un ami, qui lui dit :

— « Cher maître et ami, j'ai été peiné de voir que M. Giraud vous eût rangé parmi les positivistes.

— « Ce bon M. Giraud, répondit Faguet, a causé avec moi à certaines heures où peut-être j'ai incliné vers le positivisme ; mais mon fonds est bien chrétien. »

Fonds bien caché, ajouterons-nous. Car, véritablement, il écrivait, en manière d'exercices idéologiques, de purs blasphèmes, sans d'ailleurs en avoir conscience (voir citations *Ami* 1913, p. 138).

— « Il y a trente ans, poursuivait son ami, vous m'avez affirmé que votre père était un saint.

— « Oui, fit-il, c'était un saint laïque. Mais, pour être tout à fait un saint, il lui manquait de pratiquer. Il s'est converti à la fin de sa vie, et il est mort chrétiennement. »

[1] Voir de plus les articles du P. Paul Bernard dans *Etudes* des 5 et 20 août, 5 et 20 sept., 5 et 20 oct. 1916. C'est la plus complète et la meilleure étude qui ait été publiée sur Faguet. — Avant la guerre, donc avant la mort de Faguet, nous avions eu une étude du regretté abbé Lecigne, le plus pénétrant, le plus averti, le plus perspicace des critiques de chez nous, et tout ensemble le plus indulgent, le plus attentif à discerner les pierres d'attente que la miséricorde de Dieu se réservait en ces âmes prodigues (*Du Dilettantisme à l'action*, IIe Série, p. 217-264, Paris, Lethielleux). M. Lecigne, avec toute son indulgence, ne pouvait qu'être, comme nous tous, terriblement inquiet sur l'état d'âme de Faguet à cette date (1910) : — « Je n'ai qu'une peur, disait-il, c'est que ce patriote ne finisse dans la peau d'un blasé.... Ce serait un désastre digne d'être pleuré qu'après avoir échappé au dilettantisme, cette magnifique intelligence s'en allât sombrer dans l'*à quoi bon* railleur des désabusés et des découragés. »

Il demandait un jour à un autre ami catholique : — « Dites-moi, je vous prie, si vraiment vous avez trouvé dans la religion un secours efficace pour lutter contre vous-même et pour devenir meilleur ? »

Et, sur la réponse nettement affirmative de son ami, il reprend : — « Eh bien ! voilà quelque chose que je n'aurais pas cru autrefois ; mais, à présent, j'y crois. »

S'il ne l'aurait pas cru autrefois, c'est donc qu'il savait peu de chose de la religion. Et c'est un point d'ignorance religieuse auquel il n'est pas rare de se heurter chez des jeunes gens ou des fidèles qui, contre la foi, objectent l'expérience qu'ils ont faite de l'inefficacité des secours surnaturels. Il y a là une objection à prévoir et à élucider amplement, dans un cours d'enseignement religieux.

Deux ans avant sa mort, le P. Chauvin (de l'Oratoire), un vieil ami de trente ans, lui remit la *Vie de Jésus-Christ,* de Fouard : il la lut et relut. Il lisait beaucoup encore, en cette fin de vie, l'*Evangile,* l'*Imitation,* et le Paroissien (c'est une touchante et très instructive constatation, que, pour beaucoup de nos convertis du monde intellectuel, pour Joseph Lotte notamment et tout son groupe d'Universitaires chrétiens, le Paroissien a été la grande dévotion).

Il disait à Mgr Herscher : — « Je suis usé... La pensée reste toujours encore la même ...mais je n'ai plus de mémoire ...je suis un pauvre infirme ...je décline rapidement ...je sens que la fin approche ...*je tâche de n'être point averti en vain ...Que Dieu me soutienne !* ...Je suis du reste soumis à tout ce qu'il lui plaira d'ordonner à mon sujet ...Que sa volonté soit faite en moi et par moi ! »

Il avait retrouvé l'habitude de la prière : tous les soirs une courte invocation, suivie du *Pater* et de l'*Ave.* — « Nous nous associons, mes chers enfants, à toutes vos pensées pour les vivants et pour les morts, » écrit-il, en octobre 1914, à deux jeunes filles qu'il connaissait depuis leur enfance et qu'il appelait ses « nièces d'élection. » — Aux mêmes, en avril 1915 :

L'horizon s'éclaircit un peu, mais est toujours loin d'être nettoyé ! *Nous prions comme vous priez.* C'est, hélas ! tout ce que nous pouvons faire. Mais il y a quelqu'un, j'en suis sûr, qui écoute les prières d'âmes aussi pures et aussi élevées et aussi bonnes que les vôtres. Faites-les toujours monter jusqu'à lui, ou plutôt, laissez-les monter d'elles-mêmes !

A un prêtre qu'il avait en haute estime (janv. 1916) :

Je suis toujours dans l'état de santé où vous m'avez vu, c'est-à-dire assez mal en point ; mais je prends sur moi pour faire ce que je peux, c'est-à-dire presque rien, au service de cette malheureuse patrie... Je vous remercie bien de vos prières, qui, je le sais parce que je vous connais, doivent être particulièrement agréables à Dieu. *Je le prie, moi-même, d'une voix hésitante, mais de très bon cœur, pour la France et pour moi.* Je souhaite qu'il ait pitié d'elle, qui le mérite, et de moi, qui, ayant été un grand pécheur, ne le mérite pas. Je vous remercie encore de m'introduire auprès de lui. Je songerai tous les matins que vous avez une pensée pour moi auprès de l'autel. Cela me soutiendra et me raffermira, dont vraiment j'ai grand besoin.

Il venait d'écrire, pour la Noël de 1915, qui fut sa dernière Noël en ce monde, un article exquis, sous ce titre : *La Fête de l'Espérance :*

Voici venir la Noël, et toute mon âme va au-devant... C'est la fête virginale et pure par excellence. Les yeux du corps et les yeux de l'âme la voient blanche, toute blanche comme un chœur d'étoiles. Elle semble, comme le personnage du poète, « vêtue de probité candide et de lin blanc. » Elle a tous les aspects d'une aurore. Elle a pour personnification divine un enfant rayonnant endormi dans une crèche. Elle se concentre et se condense dans cet enfant divin, aux yeux d'aube, dans cette figure charmante et vénérable, qui inspire à la fois l'amour et le respect. Double virginité, corps où rien n'est immonde, âme où rien n'est impur...

La Noël, c'est l'enfance divine et ce qu'il y a eu de divin dans l'enfance de chacun de nous. Cet éternel besoin de retour en arrière, de colline remontée, qui nous tourmente tous, quelques-uns de très bonne heure dans la vie, il est, à la fois, par la méditation sur la Noël, excité et satisfait. Plus excité que satisfait, dira-t-on peut-être ; mais, ici, l'un et l'autre sont à peu près la même chose, et ce que ce besoin demande, c'est surtout de s'exercer librement, de prendre toute conscience de lui-même, et de s'exaucer par l'intensité même de sa prière. Dire d'une certaine façon, avec un certain accent profond : « Refaites-moi enfant, » c'est déjà le devenir. Comme cela est beau !...

Mgr Herscher le visitait souvent en ces derniers temps de sa vie, recueillant avec un zèle anxieux les indices qui permettaient d'espérer le pas décisif du retour à Dieu. Six semaines avant la mort, une grande joie emplit son cœur d'évêque. Il avait trouvé le malade en proie à d'intolérables souffrances. Il le vit alors tirer de la poche de son veston un crucifix que lui avait donné le P. Chauvin : — « Le patient prit ce crucifix dans sa main droite, le contempla longuement ; on aurait dit qu'il voulait lui parler ; et, lorsque l'accès de douleur fut passé, il le baisa avec une émotion contenue et fit un grand signe de croix. » L'évêque, pour l'encourager à aller jusqu'au bout, jusqu'aux Sacrements, lui demanda de redoubler de ferveur dans sa prière ; et il fit prier pour lui.

Le soir du 31 mai, vers 10 heures et demie, on vint chercher l'évêque pour donner au malade les derniers secours de la religion.

En me rendant vers la rue Monge, écrit Mgr Herscher, je me rappelai, non sans une profonde émotion, le baiser donné au crucifix et le signe de croix dont j'avais été le témoin, et je me disais en moi-même : le baiser que je l'avais vu déposer sur l'image du divin Crucifié, celui-ci allait le lui rendre dans un instant.

Je trouvai le cher malade en possession de toutes ses facultés ; j'ajouterai même que j'étais frappé d'apercevoir chez lui, sans le moindre nuage, l'exquise et souriante bonhomie de naguère. Et quelle ne fut pas ma joie d'évêque et d'ami, lorsque, dès les premières paroles, je découvris que les pressentiments que j'avais eus en chemin ne m'avaient pas trompé ! De l'accent le plus décidé, le cher malade me demanda de le préparer à la mort. Ses yeux se fixèrent un moment sur moi, comme si tout son être se concentrait à méditer le grand acte qu'il allait accomplir, et en moins d'une minute, il me fit cette déclaration :

— Je suis fermement résolu à faire mon devoir, tout mon devoir !

Il le fit, en effet. Il se confessa dans les dispositions les plus chrétiennes. Et toujours j'aurai devant mes yeux ce mouvement d'humble respect, d'esprit de foi et de contrition sincère qui le fit se soulever sur son lit pour recevoir l'absolution.

Lorsque, après cela, je lui proposai de lui donner l'Extrême-Onction, il me répondit :

— Oui, oh ! oui, je veux bien, Monseigneur et cher ami ! Ce sont les médicaments de l'âme que vous m'apportez. Ils me feront du bien.

Avant de faire les suprêmes onctions sur le front, je lui dis :

— Je vais marquer des Saintes Huiles ce front derrière lequel se sont agitées tant de pensées élevées...

Il m'interrompit :

— *Et ne nos inducas in tentationem*... N'excitez pas mon orgueil ! Hélas ! ajouta-t-il avec un douloureux sourire, je ne suis que faiblesse et misère !...

Malgré son vif désir de communier, il se vit privé de cette consolation à cause de l'état déplorable de son estomac.

Après la réception des Sacrements, une telle joie transfigura tout son être qu'il voulut baiser mon anneau, ma croix pectorale et qu'il m'embrassa ensuite.

Je lui dis :

— Les remèdes de l'âme agissent sur le corps ; vous allez déjà mieux.

— Oui, répliqua-t-il avec ce fin sourire qu'ont tant aimé ses amis, mon âme est mieux... bien mieux... elle est bien.

Il goûta alors la douceur infinie de cette paix intérieure que le monde, avec tous ses succès et tous ses triomphes, est incapable de donner. Ce spectacle m'émut profondément, et je puis bien affirmer que, de tous les hommes que, dans ma longue carrière sacerdotale, j'ai eu la consolation d'assister à leur dernière heure, aucun ne m'a paru plus vraiment admirable de foi, d'espérance et de résignation chrétiennes.

Le lendemain, fête de l'Ascension, un mieux se déclare, qui se maintient plusieurs jours. Le médecin ne désespérait pas de sauver le malade :

Dès lors, une fois, deux fois, et même trois fois dans la journée, je pris l'habitude d'aller voir mon cher et vénéré malade. J'entrais dans sa chambre, je m'installais discrètement auprès de lui.

A ma question :

— Je viens trop souvent, n'est-ce pas ?

Il me répondait :

— Vous ne viendrez jamais assez, cher ami !

Quand il voulait causer, nous causions ; lorsqu'il aimait mieux se taire, je le laissais à ses pensées et à son repos. Auprès de lui, je goûtais, en quelque sorte, des leçons de sérénité, tant me pénétrait jusqu'au fond de l'âme la splendeur de ce crépuscule qui, à certains moments, revêtait des tons d'aurore.

— La mort, me disait M. Faguet, c'est un *tunnel*... A l'avant de ce tunnel, où nous nous tenons dans la vie, c'est la demi-clarté... la demi-clarté mélangée de tant d'ombre que souvent l'on se cogne aux murs en cherchant son chemin. Mais, le tunnel une fois passé, c'est le plein soleil... la lumière... J'ai toujours aimé la lumière !

Un jour, je lui disais :

— Cela va mieux, maintenant. Vous voilà dans la bonne voie !

— Oui, répliqua-t-il, cela va plus vite.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Je vais plus vite vers la mort... Que Dieu me protège et me soutienne ! Priez toujours pour moi !

— Il vous soutient et vous protège, n'en doutez point. Je pense à vous, au saint autel, et je ne manque pas un jour de vous recommander à notre B. Jeanne d'Arc.

J'ajoutai :

— Vous avez été un grand sur la terre, vous serez aussi un grand dans le ciel : n'êtes-vous pas à présent un ami de Dieu ?

Mon cher malade soupira :

— Pourvu qu'il ne soit pas déçu à mon sujet !

— Non, non, lui répondis-je, il n'est point déçu. Vous aurez une belle place dans la maison de votre Père céleste !

Il parut réfléchir :

— Oui, l'on dit bien : *In domo Patris mei mansiones multæ sunt*. Mais il n'y a point de grands dans le ciel. Le bonheur y est proportionné aux mérites de chacun. J'étais habitué à vivre ici-bas dans un modeste appartement... je n'aimais ni le faste, ni le luxe, ni le bruit... Je préférais le veston à l'habit... et j'étais heureux ! Là-haut, un tout petit coin du ciel me suffira... Je compte n'être pas loin de mes parents, de mon père surtout, auquel je dois tout !

— Vous serez parmi les académiciens du ciel.

Il sourit :

— Forcément. Dans l'éternité, tous sont immortels...

Fréquemment il faisait le signe de croix. Quand je lui tendais la main, il la portait souvent à ses lèvres pour baiser mon anneau ; souvent aussi, il voulait embrasser ma croix pectorale et les reliques de la vraie Croix qu'elle renferme.

Je l'entendais répéter : — J'ai cherché la lumière... je vais vers la lumière !... J'aurais souhaité vivre quelques années encore... Mais Dieu en a décidé autrement : *Fiat voluntas tua !*

Il n'oubliait point ses amis, sur son lit de mort. Il s'intéressait à leurs candidatures académiques. Il gardait un souvenir reconnaissant à son premier éditeur : — « Je l'appelle toujours mon *inventeur*, car c'est à ses instances affectueuses que je dois d'avoir vaincu un fonds naturel de paresse qui m'aurait poussé à garder pour moi seul toutes les idées qui me passaient en tête. »

Il restait fidèle surtout à sa grande amie la langue française. Son zèle pour la langue, surtout depuis qu'il était de l'Académie, était devenu légendaire. Il n'achevait pas la critique d'un livre nouveau sans y relever impitoyablement les incorrections, les néologismes. Il lui arrivait d'écrire des formules comme celle-ci : — « Livre exceptionnellement bien écrit, je n'y ai relevé qu'une vingtaine de fautes de français. » Les esprits mal faits traitaient cela de manie, voire de pédantisme : lui, il avait conscience d'y exercer un vrai magistère. La langue française, c'était pour lui quelque chose de la patrie française. La pureté de la langue, c'était quelque chose de la beauté de la patrie. — « Bien parler français, c'est être bien Français, » disait-il jusque sur son lit de mort ; et il confessait ne pouvoir s'empêcher de sauter en l'air en entendant certaines innovations. A une visiteuse qui, pour lui exprimer le plaisir qu'elle éprouvait à le revoir, disait : — « Comme j'étais en mal de vous ! — Ce n'est pas français, cela, fit-il ; il faut tâcher de parler correctement ! »

La veille de sa mort (6 juin), à la nouvelle du beau succès des Russes : — « Enfin !... enfin !... s'écria-t-il les yeux brillants d'une flamme intense, voilà la victoire qui s'annonce ! » Après quoi, il soupira : — « Je ne la verrai pas !... »

Et, le regard tourné avec une indicible mélancolie vers Mme Faguet, qui le soignait avec le plus

touchant dévouement, il ajouta : — « Je ne verrai plus rien... je quitte tout !... tout !... »

Et très bas il murmura :

— *Fiat voluntas tua !...*

Le 7 juin, M. Faguet parut s'éteindre progressivement. Lorsque je l'allai voir vers onze heures du matin, je compris qu'il ne passerait pas la journée. Il ne parlait plus ; mais il me reconnut encore parfaitement. Le fourreau était usé, la lame était intacte. Le mourant ôta, malgré ma défense, son bonnet pour recevoir une dernière absolution. Puis, il prit ma main et baisa une dernière fois mon anneau. Son regard exprimait la paix, la résignation, la foi, une grande foi. Le baiser qu'il déposa sur ma croix pectorale, était empreint d'amour, d'humilité et de confiance. Je lui murmurai encore quelques paroles d'éternelle espérance. Je me jetai au pied de son lit, afin de recommander son âme à Dieu. Mon cœur avait peine à se contenir devant cette majesté d'une mort chrétienne.

Deux heures avant la fin, son vieil et fidèle ami, M. le chanoine Chauvin, récita à haute voix les prières des agonisants.

Et M. Faguet s'éteignit doucement dans la paix du Seigneur...

Il avait soixante-huit ans (né 1847).

II. — Il nous laisse un héritage littéraire de plus de soixante volumes [1]. Il y en aurait plus de cent cinquante si l'on réunissait la multitude d'articles qu'il a dispersés en des journaux de toute nuance, en des revues et magazines de tout format, depuis le *XIXe Siècle* jusqu'à la *Croix*, depuis la *Revue des Deux Mondes* jusqu'à l'*Illustration* et *Je sais tout*. Un soir de 31 décembre (1902), faisant son examen de conscience, il écrivait : — « Je me suis demandé ce que je fais dans ce monde, depuis bientôt soixante ans que j'y suis. Et je me suis répondu que, sinon depuis onze lustres (il avait cinquante-cinq ans alors), du moins depuis huit olympiades, je n'y ai fait absolument que de la critique... Je ne me suis reposé de la critique écrite que dans la critique parlée, et de la critique parlée que dans la critique écrite, et tout mon âge a été critique. Et je me demande si j'ai bien employé ma vie. Je n'en suis pas certain du tout. »

Mais « nous en sommes certains pour lui », dit le P. Bernard. Ce fut un bon critique, et qui ne visait qu'à se rendre utile, à servir. Critique d'enseignement, « critique universitaire », se définissait-il lui-même. Comprendre, et faire comprendre. Critique littéraire certes il fut, et grammatical aussi, et jusqu'entre les bras de la mort ; mais critique d'idées surtout, d'idées morales, sociales, politiques. Personne n'a su mieux lire que lui, c.-à-d. « penser avec un autre, penser la pensée d'un autre, et penser la pensée, conforme ou contraire à la sienne, qu'il nous suggère ».

Lire un philosophe, pour lui, c'est parvenir à contempler, dans son essence pure, sa pensée. C'est, dès lors, « le comparer sans cesse à lui-même », discerner dans une vue de rapprochement ce qui, en lui, est « sentiment, idée sentimentale, idée résultant d'un mélange de sentiment et d'idées, idée idéologique enfin, c.-à-d. résultant d'une lente accumulation, dans l'esprit du penseur, d'idées pures ou presque pures ». C'est encore opposer la pensée de l'auteur à la pensée de l'auteur, tel aspect de sa pensée à tel autre aspect de sa pensée pour saisir la contradiction si elle existe (ce qui est le premier plaisir du lecteur), ou pour la résoudre si elle n'est qu'apparente (le second plaisir du lecteur, l'un et l'autre plaisir étant d'excellents exercices pour l'esprit, et très fécondants : « Je ne souhaite pas que les auteurs abondent en contradictions, dit-il ; mais je souhaite que les lecteurs sachent en trouver »). — Lire un philosophe, c'est encore s'introduire jusqu'en les virtualités et possibilités de sa pensée, la suivre en de curieuses métamorphoses, la voir non seulement telle qu'elle se présente sous sa forme définitive, mais telle qu'elle aurait pu être si elle avait été pensée sous d'autres aspects, en vertu d'autres connexions ou répercussions qui successivement la faisaient apparaître puis disparaître et réapparaître en des constructions nouvelles ou sous un profil nouveau : unique moyen, pensait-il, de « posséder un auteur jusqu'en son fond », jusqu'en sa « racine », jusque dans le « germe d'où son œuvre est sortie et d'où elle pouvait sortir la même sans doute, mais dans une autre direction... On ne connaît sans doute quelqu'un que quand on sait ce qu'il est et aussi ce qu'il pouvait être. » — Lire un philosophe, c'est enfin contrôler sa pensée par la nôtre, mettre la nôtre en la sienne et la sienne en la nôtre pour en développer toute sa force de vérité. Entre l'auteur et le lecteur un vrai dialogue se noue ; puis un tournoi de pensées s'engage, à qui aura raison de l'autre. Grand triomphe pour le critique, quand il arrive à saisir le défaut de la cuirasse, le point de rupture dans l'unité, celui où la pensée de l'écrivain s'oppose à elle-même !

Il n'y a guère de grands écrivains ou penseurs des quatre derniers siècles de notre littérature dont il n'ait ainsi pris la mesure et donné la description. Il était la compréhension en personne : on eût dit l'intellect agent tournant les pages d'un livre et en extrayant à plaisir les idées. On l'a défini « un esprit d'intellection ». Comprendre était sa vraie joie, et plus que sa joie : on eût dit sa nature

[1] Ses 4 vol. (les plus universellement connus de son œuvre) d'*Etudes littéraires* sur nos quatre derniers siècles, *XVIe, XVIIe, XVIIIe, XIXe siècles ; — Politiques et moralistes du XIXe siècle*, 3 séries ; — *Politique comparée de Montesquieu, Rousseau et Voltaire ; — Rousseau*, 5 vol., publiés à l'occasion du bicentenaire du philosophe (1912) ; — *Commentaire du Discours* (attribué à Pascal) *sur les Passions de l'Amour ; — Propos littéraires*, 5 vol. ; — *Propos de théâtre*, 5 vol. ; — série d'études morales et sociales : *Le Libéralisme ; — L'Anticléricalisme ; — Le Socialisme en 1907 ; — Le Pacifisme ; — Le Féminisme ; — La Démission de la Morale ; — Problèmes politiques du temps présent ; — Les Préjugés nécessaires ; — Discussions politiques ; — En lisant Nietzsche ; — Pour qu'on lise Platon ; — En lisant Corneille ; — En lisant Molière ; — En lisant les vieux beaux livres* (tous volumes du format à 3 f. 50, prix d'avant-guerre) ; — une série de monographies plus brèves : *Corneille, — La Fontaine, — Voltaire, — André Chénier, — Balzac, — Flaubert ;* — des « initiations » : *Initiation philosophique ; — Initiation littéraire ; — L'Art de lire ; — Ce que disent les livres ; — Le Culte de l'incompétence ; — ...et l'Horreur des responsabilités ;* etc., etc. — Un de ses derniers livres aura été sa monographie de *Dupanloup*, publiée dans la collection *Figures du passé* (à 12 f. 50 le vol.), et qui, elle aussi, est surtout une étude critique (voir là-dessus *Ami* 1914, p. 710-712). — De divers inédits qui restent à publier, la *Revue des Deux Mondes* vient de donner (1er et 15 nov. 1920) une étude sur *Thiers*, et en annonce pour 1921 une autre, intitulée : *Mme Guyon et l'Amour pur*.

même, sa fin propre, sa raison d'être : tout le mouvement de sa vie intérieure allait droit à comprendre : un perpétuel mouvement.

Or, cette « fin propre », ce n'est pas lui qui se l'est découverte. Cette prodigieuse activité critique ne fut nullement le fruit d'un attrait naturel et d'une vocation décidée pour les lettres.

Emile Faguet, à seize ans, achevait sa rhétorique au lycée de Poitiers, bon élève, sans rien de brillant, encore que remarquablement stylé par son père, un vrai et pur lettré et professeur de mérite. Il semble médiocrement enclin à subir le joug des disciplines intellectuelles. Il s'est soustrait déjà à la discipline religieuse. On ne voit pas qu'il ait beaucoup pratiqué après sa Première Communion ; et la *Vie de Jésus,* de Renan, lue vers la seizième année, vient de consommer en lui le complet détachement de la foi. Vers quelle carrière va-t-il s'aiguiller ? Ses goûts semblent étranges. Pas un instant il n'a songé au professorat, où le convie pourtant l'exemple de son père, qui a fait toute sa carrière dans l'Université. Ce qu'il rêve, c'est la médecine, — ou l'enregistrement !

Heureusement la sagesse paternelle intervint. Il ne fallut pas grands discours. Le jeune homme renonça à la médecine, renonça à l'enregistrement, renonça à lui-même, et se confia, en bon fils, à l'expérience de son père.

Comme je n'avais aucune décision, mon père décida pour moi. Il était professeur, et dans l'âme ; il décida que je le serais. Je me laissai faire sans aucun plaisir ; mais je me laissai faire. Je ne fis pas réflexion qu'il s'agissait d'enseigner des langues et que la mémoire des mots m'était très singulièrement refusée ; qu'il s'agissait de parler et que j'avais peu de facilité d'élocution. Je me laissai faire. Je puis dire que quand il s'agit de profession par manque de vocation, je connais le sujet. Quelques années après, comme je me présentais à l'Ecole Normale, je subis, préalablement, ce qu'on appelait alors « l'examen moral » — j'ignore si cette cérémonie a été maintenue — et un Inspecteur général me demanda *ex abrupto :* « Pourquoi voulez-vous être professeur ? » Je n'en savais absolument rien. Je répondis : « Fils de professeur, je suis naturellement conduit vers une profession qui, d'ailleurs, ne me déplaît pas ». — « Monsieur le Proviseur, dit amèrement l'Inspecteur général, voilà un jeune homme qui, dans cinq ou six ans, demandera sa main à une jeune fille et savez-vous ce qu'il lui dira ? Il lui dira : Mademoiselle, vous ne me déplaisez pas ! » — Il exagérait les analogies ; mais il avait raison ; je n'avais pas la vocation. (*De la profession*, p. 13).

Mariage de raison donc. Et encore, pas même cela. Car ici ce n'était pas la raison du « fiancé » qui avait parlé, mais uniquement celle de son père. Et le jeune homme sera bientôt tenté d'infidélité. Professeur au sortir de l'Ecole Normale, on l'envoie enseigner à La Rochelle, puis à Bourges, puis à Poitiers, puis à Moulins, puis à Clermont, puis à Bordeaux... Lui, qui n'a jamais aimé les voyages, il se demande avec effroi où il enseignera bien encore et où il n'enseignera pas ; et il songe que, si le professorat dans l'Université mène à tout, c'est particulièrement à tous les coins de la France, à moins, comme on l'a dit, qu'on ne se hâte d'en sortir.

Il en sortira donc. Il opte pour le journalisme. Et comme préparation, sans trop savoir où cela le mènera, tout en zigzaguant, il fait son droit. Sans succès d'ailleurs : le pli professionnel est pris, et le style des Pandectes le rebute. Mais il n'en persiste pas moins dans son dessein... Cette fois encore, c'est la sagesse paternelle qui va le sauver. Son père, dont toute l'ambition avait été de faire de son Emile un professeur comme lui, un homme de lettres comme lui, mais avec une formation plus complète, avec la Sorbonne et la Coupole à l'horizon, son père était navré. Il s'en ouvrit à un ami. On fit le siège du prodigue. Ce fut dur. Le fils enfin céda, de nouveau s'en remit à la sagesse et à la sollicitude de son père, mais cette fois, avec décision et dans la pleine conscience de ce qu'il faisait et de ce qu'il voulait : il restera là où la destinée l'a placé ; il sera professeur et homme de lettres... Le vieillard tremblait d'émotion. Il embrassa son fils. Il eut bien le sentiment de lui donner la vie une seconde fois.

Une vie nouvelle en effet commence pour Emile Faguet, ordonnée désormais et fixée vers un but. Il a trente-cinq ans, et n'a pas songé encore à son doctorat ès lettres : il prépare sa thèse (sur *La Tragédie française au XVI*e *siècle, 1550-1600),* et la passe très brillamment en 1883. Il s'impose cette loi de fer du travail qui sera la sienne jusqu'au bout. Il a entrevu la beauté et la puissance d'une vie consacrée au culte du vrai, du beau et du bien. Il s'en est exprimé magnifiquement :

L'homme de lettres entend aussi une voix qui ne laisse pas d'avoir sa sévérité.

Elle lui dit, selon le mot excellent de je ne sais plus qui : « L'esprit est une dignité. » Cela signifie peut-être ce qui suit : Comme savoir écrire, écrire avec pureté, avec éloquence, avec puissance, avec esprit, donne une supériorité effrayante, à un certain égard, sur l'immense majorité des hommes, vous ouvre en l'esprit des hommes un accès que l'immense majorité des hommes n'a pas, — l'esprit est une noblesse, plus qu'une noblesse, une aristocratie, plus que beaucoup d'aristocraties, un pouvoir, dont on est indigne, dont on est le détenteur injuste, quand on ne l'emploie pas au service de la vérité, de la justice et du bien. Un homme de lettres qui n'écrirait que pour son plaisir serait un roi qui n'emploierait sa puissance qu'à s'amuser... Soyez utile. J'admettrais un roi à la condition qu'il fût le serviteur de tous. J'admets les aristocraties à la condition qu'elles se fassent peuple par leur dévouement à la foule. J'admets les riches d'esprit à la condition qu'ils se fassent *pauperes spiritu,* c.-à-d. qu'ils rentrent en intention et par l'emploi de leurs facultés dans la condition commune. C'est là la conscience de l'homme de lettres.

Noble programme, et qu'il a rempli. Il a servi, dans l'enseignement, à la Sorbonne, jusqu'au bout, et par la plume jusqu'au bout aussi. Il a aimé son pays, et ardemment : vertu naturelle seulement encore, mais si pure, si dégagée de toute passion politique, qu'elle en devenait pour lui une lumière. Qui va contre la France, va contre le goût. Et il flagelle Voltaire, qui a vilipendé la France ; il flagelle, dans l'ensemble, tout ce philosophisme du XVIIIe

siècle qui a cherché une patrie en dehors de la France [1]. Il flétrit Zola et toute l'école naturaliste. Il ignore consciemment Loti et la littérature proprement exotique, parce que, écrivant une *Histoire de la littérature française,* et non une *Histoire des littératures,* il n'y voit pas de place à faire à ces écrivains xénophiles qui placent ailleurs leur cœur et leur esprit et ne trouvent rien à écrire à l'honneur de la France. Il témoigne quelque dédain aux Goncourt et aux maniéristes de tous les cénacles, dont les raffinements de préciosité maladive ne vont à rien moins qu'à corrompre le pur goût de la France. Il met une verve un peu amère à railler Maeterlinck et la haute et pâle théorie des symbolistes, nuageux esprits qui obscurcissent de leur ombre le clair esprit de la France. Il entre résolument dans la presse politique quand il voit où la politique de Waldeck-Rousseau (1899-1902) puis de Combes (1902-1905) mène la France; et il se trouve un ministre de l'Instruction publique pour rayer son nom (en même temps que le nom de Gebhart, son collègue à la Sorbonne, un converti lui aussi) de la liste des maîtres admis à présider les distributions de prix aux lycées de Paris. C'est en ces néfastes années aussi qu'il entreprend la campagne qui nous a donné ces superbes livres contre l'anticléricalisme et le socialisme.

Polémiste d'une vigueur cinglante, mais toujours équitable et courtois. Une logique sans défaut; une verve intarissable; pas une goutte de fiel. Il n'a jamais conçu de haine contre personne. Il eut des ennemis, et très bas, qui semaient autour de lui de viles intrigues et allaient jusqu'à le dénoncer à la vindicte du gouvernement; il n'exerça jamais de représailles (qui lui eussent été si faciles). Il s'attaquait en face aux puissants du jour et les marquait du stigmate pour jamais. Contre ses ennemis personnels, pas un mot.

C'était un pacifique. C'était un doux. Il ne pouvait s'empêcher de trouver l'humeur trop pourfendeuse à son très intime ami Brunetière. Celui-ci certes ne connut jamais non plus la haine des personnes; mais la haine d'un sot livre le montait à un diapason terrible. Et Faguet de le gourmander avec une vivacité d'ami. Brunetière disant un jour : « La critique, c'est un buisson le long d'une route, chaque mouton qui passe y laisse un peu de sa toison » : — « Oui, poursuivait Faguet; mais, quand c'est un critique comme vous, c'est un buisson qui marche droit au mouton! Vous êtes un fragment de la forêt de Macbeth! »

C'était un cœur d'or. Il a parlé adorablement bien de l'amitié, parce qu'il en a parlé simplement, et d'abondance, avec son cœur. Et voilà pourquoi il a été l'un des analystes les plus pénétrants, les plus entrants, du cœur humain, surtout des âmes exquises, s'attachant d'instinct, dans ses études sur les écrivains du passé, à ceux qui ont connu les affections pures et douces, qui en ont joui et fait jouir les autres, Olivier et Roland, saint Paul et sainte Thècle, saint Jérôme et sainte Paule, saint Thomas et saint Bonaventure, saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal (dont la correspondance, quand il la découvrit dans la grande édition d'Annecy, lui arracha une de ses pages les plus enthousiastes), Mme de La Fayette, Mme de Sévigné, Eugénie de Guérin...

Et il ne confinait pas son cœur dans le cercle restreint de l'amitié. Les quémandeurs le savaient. Aux jours de réception, c'était une cohue : étudiants polis et timides venant implorer la clémence de l'examinateur; jeunes ou vieux littérateurs apportant leur premier ou leur dernier bouquin, les premiers avec quelque aplomb, les seconds avec douceur et platitude; gens crasseux, anciens professeurs tombés dans la débine; des femmes aussi, étudiantes ou bas-bleus; et, plus nombreux encore, des mendiants de profession... Lorsqu'il rentrait, le dimanche matin, vers 10 heures, de sa course au *Journal des Débats,* il trouvait son palier déjà envahi, plusieurs rangs de personnes échelonnés sur les marches de l'escalier. Il octroyait audience à tous. C'était le jour des pauvres : il donnait aux pauvres. C'était le jour des requêtes : il écoutait, et renvoyait tout le monde content, — sauf si d'aventure quelque tire-laine ou va-nu-pieds ou chevalier d'industrie se glissait dans cette foule bigarrée : la scène changeait aussitôt : ceux-là, grimés n'importe comment, il avait vite fait de les reconnaître, et non moins vite de les mettre dehors : — « Vous, décampez, et vive-

[1] Ce *XVIIIe Siècle* faisait suite à son *XVIIe* et à son *XIXe Siècle.* Il parut en 1890. Faguet n'était plus déjà un inconnu; mais le retentissement énorme de ce livre a porté sa renommée partout, même dans les milieux où l'on ne se piquait pas de suivre le mouvement littéraire (cf. *Ami* 1890, p. 740-743). On n'était pas encore habitué, chez nous, à entendre exécuter ainsi Voltaire. Dans le monde laïque, c'est Faguet qui, avec Brunetière et en même temps que Brunetière, a le plus efficacement contribué à éclairer les esprits sur le sinistre personnage :

« Dur pour les petits... méprisant pour la *canaille,* persécuteur, quand il pourra persécuter, avec une *suite enragée,* comme disait le duc d'Orléans de Saint-Simon... La prison pour qui l'attaque sera toujours tenue par lui comme son droit strict. Jamais l'idée de la liberté de penser contre lui n'a pu entrer dans son esprit... Il ne songe qu'à écraser ce qui, étant au-dessous de lui, ne l'adule pas. En revanche, il ne songe qu'à aduler ce qui, à quelque titre que ce soit, est au-dessus... Nul homme n'a reçu les petits coups de pied familiers des puissances de meilleure grâce... Sauf, je crois, la *Henriade,* et sauf, j'en suis sûr, le *Poème de Fontenoy,* il a démenti tous ses ouvrages. Se démentir et mentir, c'est à quoi une bien grande partie de sa vie est occupée... Il ment comme l'eau coule. Il est menteur à ce point que la notion du mensonge lui est étrangère... Il a occupé et charmé le monde; il ne s'en est pas fait respecter. Cette *royauté intellectuelle* de Voltaire n'est qu'une jolie phrase... C'était un homme très primitif en son genre : il ignorait la distinction du bien et du mal, profondément. C'était le cœur le plus sec qu'on ait jamais vu, et la conscience la plus voisine du non-être qu'on ait jamais constatée. »

Au tour de Diderot ensuite : — « Quelques intentions de génie, quelques récits pleins de verve, quelques silhouettes bien enlevées, quelques théories neuves trop mêlées d'obscurités, beaucoup de polissonneries, beaucoup de niaiseries, énormément de verbiage et de fatras fumeux, voilà ce qu'a laissé Diderot. Rien de complet, rien d'achevé, ni comme système philosophique, ni comme œuvre d'art. Son rôle a été plus grand que son œuvre... Il a rempli son siècle d'un grand bruit d'audaces, de scandales et de papier remué. Il a vécu dans cette fournaise et ces bruits de forge comme dans son élément naturel... De pensée calme, de réflexion, de méditation, de contemplation, au milieu de tout cela, aussi peu que rien. Vrai Français des classes moyennes, sans esprit, sans distinction », etc. — Faguet ici (p. 323) fait le procès du « bourgeois français », et déjà p. 281, « moralité faible, délicatesse nulle, penchants grossiers, vulgarité », etc., toujours à propos de Diderot, — et déjà plus haut, à propos de Voltaire, qu'il qualifie bourgeois, un type de « bourgeois gentilhomme français de la Régence » (p. 193), et dont le bourgeoisisme lui semble inclure les tares énumérées ensuite. Faguet (voir plus haut comme il entend la dignité d'homme de lettres) n'admet de supériorité qu'à la condition qu'elle se fasse peuple et se mette au service de tous, — ce qui assurément est aux antipodes de l'idéal « bourgeois ».

ment ! » criait tonnante sa voix... Les « rasants » ne manquaient pas non plus, déclassés qui avaient essayé tous les métiers et découvert toutes les professions l'une après l'autre. Ceux-là ne partaient pas tout à fait si vite : il s'armait de patience et de belle humeur, les écoutait lui donner de sages conseils sur la critique, lui apprendre son métier d'homme de lettres :

> Combien de fois un pharmacien qui venait de faire une conférence m'a convaincu de la beauté du professorat et m'a enseigné comment il faut faire une leçon ! Combien de fois un botaniste qui venait de faire un article m'a dévoilé l'enchantement du métier de publiciste, et instruit sur la façon de rendre un article intéressant ! Combien de fois un géologue m'a initié au mystère troublant des verbes grecs irréguliers ! Je n'invente rien ; je n'ai pas d'imagination.

N'avait-il pas trop de vertus pour n'être pas chrétien un jour ? Et croyez-vous que l'amour de Dieu fût totalement absent de cet amour des hommes ? Ecoutez cette jolie page de *la Démission de la morale* (p. 224) :

> — Adorez l'humanité, dit Comte.
> — Mais elle n'est pas adorable du tout. Elle est surtout méprisable. Comment voulez-vous que je l'adore ?
> — Que faites-vous donc ?
> — J'adore Dieu.
> — Mais ne voyez-vous pas que Dieu, c'est l'humanité projetée dans l'infini, avec une transfiguration plus ou moins adroite ?
> — Il est possible ; mais Dieu, c'est un idéal que je puis adorer, et comme il me commande d'aimer les hommes, *je les aime par ce détour qui, je l'avoue, m'est nécessaire,* — Dieu me disant : *Aime les hommes,* moi répondant : *Ah ! bien ! oui !* — Dieu me répliquant : *Je les aime bien, moi !* et moi n'ayant plus rien à dire.

Y a-t-il rien de plus touchant, de plus chrétien, que ce trait final ? C'est le mot même du Sauveur au soir de la Cène : *ut diligatis invicem, sicut dilexi vos, ut et vos diligatis invicem.* (Jo., XIII, 34).

III. — Toute la presse à prétentions littéraires a parlé l'autre jour du cinquantenaire de la mort d'Alexandre Dumas père († 5 décembre 1870, né 1802, fils d'un général de la République, petit-fils d'un créole et d'une négresse). C'est la plus féconde carrière littéraire qui se puisse imaginer (si l'on peut appeler cela de la fécondité) : son *Théâtre complet* est en 25 vol. ; 30 vol. d'*Impressions de voyage ;* 10 vol. de *Mémoires ;* quant aux romans, le compte en est innombrable : il y en a plus de 200 vol. encore dans le commerce, mais qui ne représentent qu'une faible part de sa production ; on a calculé que les romans-feuilletons dont il menait de front la publication dans trois ou quatre journaux différents, ne formaient, à partir de 1840, pas moins de 50 à 60 vol. par année. Et ce fut un succès féerique. Débarqué à Paris un dimanche de mai 1823, à vingt et un ans, sans le sou, il était, moins de six ans après, une des premières célébrités du monde des théâtres : le triomphe d'*Henri III et sa cour* (drame historique en cinq actes, représenté le 11 février 1829) l'avait, en trois heures de temps, promu chef d'école. Et depuis, il a marché de triomphe en triomphe... De tout cela, que restera-t-il ?

Rien. Assez souvent encore, on reprend son théâtre ; et « à chaque fois, dit le critique du *Temps* (10 déc.), on est effrayé de cette pauvreté. Le théâtre de Dumas, ce n'est rien du tout. Ce n'est même pas du théâtre bien fait, comme l'est au moins celui de Scribe. Et un puissant comique involontaire se dégage de ses plus ambitieuses envolées. *Antony,* la dernière fois qu'il nous fut offert, parut irrésistible. Plus la situation était pathétique, plus les spectateurs étaient en joie. Comme disait Sarcey, nous nous tordions ! Et les drames historiques, *Henri III,* etc... ! Quelle couleur locale en toc ! Quelle verroterie pour nègres ! Quelle indigence, même dans l'invention ! Tous ces mélos se ressemblent et leurs personnages sont interchangeables comme les mélodies des modernes opéras italiens... » — Les romans : hors de la littérature également. Ils sont lus encore, par des gens à qui leur inculture ne permet pas de se distraire autrement ; mais c'est une distraction qui n'a rien de commun avec la littérature, non plus que de jouer au bridge ou aux dominos.

Sainte-Beuve, dans toute la série de ses *Lundis,* n'a pas un article sur l'encombrant romancier : jugement par omission, qui est décisif [1].

Le jugement de l'Eglise est inscrit à l'*Index librorum prohibitorum : Omnes fabulæ amatoriæ* (décret du 22 juin 1863 ; par le même décret sont proscrites *omnes fabulæ amatoriæ* d'Alexandre Dumas fils).

Sa vie fut débraillée comme son œuvre. Sa mort heureusement a valu mieux que sa vie. De cette mort chrétienne personne n'a rappelé le souvenir, en ce cinquantenaire. Mais nous avons là-dessus le témoignage de l'impeccable historien qu'est G. Lenôtre. M. Lenôtre a consacré, en 1919 *(Revue des Deux Mondes,* 1er et 15 fév.), une docte étude à Alex. Dumas père ; et il écrit :

> Il avait formellement recommandé à son entourage qu'on ne le laissât point surprendre par la mort et qu'on appelât un prêtre pour l'assister dans ses derniers moments. A l'heure où l'abbé Andrieu, curé de

[1] Il savait très bien que le monde des « pontifes de la cravate blanche » ne le prenait pas au sérieux ; mais cela lui était égal. Il ne visait qu'à divertir « le peuple, » à « faire amusant. » Un soir, au Café de Paris, Roger de Beauvoir amène un professeur d'Université qui portait en épingle de cravate un magnifique camée. Tous les dîneurs sont en extase devant le camée, que Dumas reconnaît aussitôt pour un « Jules César » :
— « Etes-vous donc archéologue ? demande le professeur.
— Moi ! Je ne suis absolument rien. Je connais César comme tout le monde... un peu mieux peut-être.
— A quel titre ?
— Au titre d'historien de César (il avait publié en effet, dans sa série des *Grands Hommes en robe de chambre,* un *César* en 7 vol., édité par Cadot, en 1858).
— Vous avez écrit une Histoire de César ? fait le pédagogue surpris.
— Oui, pourquoi pas ?
— Vous ne m'en voudrez pas de ma franchise ; mais je ne l'ai jamais entendu citer dans le monde des savants.
— Le monde des savants ne me cite jamais.
— Cependant... une Histoire de César aurait dû faire quelque sensation.
— La mienne n'en a fait aucune : les gens la lisent, et c'est tout. Ce sont les livres impossibles à lire qui font sensation : ils sont comme les dîners qu'on ne peut pas digérer : ceux qu'on digère sont oubliés le lendemain matin. »

St-Jacques, lui administrait les Sacrements, un détachement prussien prenait possession de Dieppe, et Dumas mourut ce même jour : c'était le 5 décembre 1870. Il fut provisoirement inhumé, le 8, dans le petit cimetière de Neuville où son corps reposa dix-huit mois (transporté le 16 avril 1872 à Villers-Cotterets, sa ville natale).

Il était venu chercher, contre l'invasion allemande, un refuge près de Dieppe, à Puy, où son fils possédait une villa : — « Mon garçon, dit-il simplement dès son arrivée, je viens mourir chez toi. » C'était le retour du Père Prodigue : il était en effet dans une gêne voisine de la misère. Il n'avait pas cessé d'écrire ; mais le public se montrait las. Son dernier livre, l'*Histoire de mes bêtes*, est pourtant, dit M. Lenôtre, l'un des plus amusants.

Quelques années auparavant, au lendemain de Sadowa, il était parti pour l'Allemagne du Nord (été de 1866) et en avait rapporté un livre, *La Terreur prussienne*, qui est un cri d'alarme patriotique, et prophétique : — « On ne peut se faire une idée, dit-il, de la haine que les Prussiens professent à notre égard. C'est une espèce de monomanie... Cette haine contre la France, profonde, invétérée, indestructible, est inhérente au sol ; on la sent flotter dans l'air. D'où vient-elle ? Nous l'ignorons ; peut-être du temps où une légion gauloise, faisant l'avant-garde des armées romaines, entra en Germanie... *D'où vient cet abaissement du sens moral en Prusse ? De la pression intellectuelle que la maison de Hohenzollern a exercée depuis le jour d'où date sa suprématie sur l'Allemagne.* » Il y avait du mérite à voir si juste, et à le dire, en un temps où chez nous le parti républicain et l'anticléricalisme à la suite du prince Napoléon chantaient à qui mieux mieux les louanges de la Prusse et la fécondité de l'unité allemande.

Parmi les mots que les journaux ont exhumés de lui l'autre jour, en voici un qui est à noter, car, sous couleur d'impertinence, il inclut une vraie valeur d'apologétique. Dumas, retour de Sicile et passant par Rome (1861), rend visite au duc de Gramont, notre ambassadeur près le Saint-Siège. Gramont lui demande s'il désire voir Pie IX :

— « Non, dit Dumas, je ne fais que traverser Rome, que j'aime beaucoup du reste, et je voudrais retourner à Paris le plus tôt possible. D'ailleurs, j'ai vu Grégoire XVI. »

Et comme Gramont paraissait étonné de cette déclaration imprévue :

— « Voyez-vous, mon cher duc, reprend Dumas, tous les dix ans en moyenne, les cardinaux se réunissent, brûlent tous les soirs des petits papiers mentionnant les votes du Conclave, tant qu'ils n'ont pu réunir la majorité, — jusqu'au jour de l'élection, où ils nous disent qu'ils ont élu un *nouveau* Pape. Ils se trompent : c'est toujours le même, *car il ne change pas.* »

Il n'avait pas étudié pourtant son Traité de l'Eglise et de la Tradition. Le mot n'en a que plus de saveur sur les lèvres de ce profane.

IV. — **On a célébré aussi le cinquantenaire de la mort de Mérimée († 23 septembre 1870, né 1803). Et personne n'y a mis de note sympathique. Il n'y a pas, dans l'histoire des littératures, de personnage plus antipathique.** Du chrétien, rien à dire : il n'était pas baptisé, je crois. Des vertus naturelles de l'homme, rien non plus. C'était le cœur le plus sec, le plus froid, le plus cynique, le plus méprisant surtout qui se puisse imaginer. Rien des grands enthousiasmes ni des flamboyantes passions romantiques (encore qu'il ait pris au romantisme ses moyens artistiques). Rien non plus du philosophisme du XVIII^e siècle, dont le rationalisme avait du moins de séduisants côtés d'optimisme et une foi si candide au progrès : Mérimée ne crut jamais à rien, n'attendit jamais rien de l'humanité. Si on veut lui trouver des ancêtres, il faudrait remonter aux libertins de la fin du XVII^e siècle, à qui il se rattacherait assez par son scepticisme radical, son athéisme déterminé, son stoïcisme épicurien.

Sa littérature est à l'image de son âme. Son thème préféré, c'est une force sauvage, sous quelque masque ou quelque vêtement d'emprunt, conçue comme le génie même de la nature, thème qu'il ne dédaigne pas d'agrémenter de quelques superstitions, pourvu seulement qu'elles soient particulièrement féroces et repoussantes, comme la croyance aux vampires. De l'humanité il ne connaît qu'un aspect : la brutalité, l'animal sauvage, les survivances de la bête primitive. Chez le jeune noble lithuanien amoureux, il démasque l'ours ; dans le paysan révolté du moyen âge, il ne voit que le loup. De la Corse, il ne sait qu'une chose, qui est en effet la passion nationale des Corses, mais qui n'en est pas le tout : cet orgueil personnel, morbide, qui supplante jusqu'à la douleur que l'on ressent d'un deuil, — cet orgueil que de séculaires traditions de violence ont comme ramassé en une seule passion intensive : la passion du sang versé, de la vendetta sanguinaire que Mérimée nous montre en rapport avec la sauvagerie du paysage et le caractère primitif de cette civilisation insulaire qui n'a pas même su s'élever encore jusqu'au code du duel entre « civilisés. » Oyez ce cri qu'il met dans la bouche d'un jeune homme, par ailleurs d'une banalité voulue, lorsque celui-ci se trouve devant le cadavre de son père, mort de mort naturelle : — « Oh ! pourquoi n'es-tu pas mort de la malemort ? Nous t'aurions vengé ! » — *Matteo Falcone* — vingt-cinq petites pages — est « peut-être l'histoire la plus cruelle qui existe au monde, » nous dit un auteur anglais, Walter Pater, dont la *Revue hebdomadaire* (4 et 11 déc.) vient de nous donner une fort bonne étude sur Mérimée :

Quand on le lit, dit W. Pater, il semble que l'on ait la main posée sur un serpent... Il semble qu'il n'y ait pour lui rien d'autre à rapporter en ce monde que la variété des formes qu'y assume la haine, et un amour qui ressemble à de la démence... En vérité, Mérimée fut inconsciemment l'origine de bien des choses dont la tendance nous apparaît contestable dans la littérature française postérieure... La terreur et la pitié

étaient les deux ressorts essentiels de la tragédie : Mérimée nous donne toute la terreur, mais sans la pitié.

Outrance dans la forme comme dans le fond :

C'est précisément cet art outré, intense, sans contrepoids, aux couleurs violentes, qu'il faut à ceux qui recherchent dans l'art, comme je l'ai dit de Mérimée, une sorte de stimulant artificiel... Son style ressemble au poli du stylet que Colomba portait toujours sous son manteau, ou à la beauté des armes à feu, cette beauté qui provient de la stricte adaptation à une fin déterminée. C'est un trait caractéristique de Mérimée que l'espèce de joie fanatique qu'il prend à la perfection d'un coup de pistolet et qui atteint son paroxysme dans l'histoire singulière qu'il a traduite de Pouchkine. Ces couleurs crues étaient celles qu'il préférait : couleurs espagnoles, orientales, africaines peut-être, irritantes certes pour des yeux cisalpins. En tout cas, Mérimée obtenait la coloration qui évoque pour nous le coup de soleil, mais qui n'est possible que dans l'ardeur d'une lumière sous laquelle les cadavres se décomposent rapidement.

Cet art d'une netteté coupante, tranchante, mathématique, W. Pater l'appelle « de l'esprit à l'état pur » : rien pour le cœur, rien pour la conscience. Ce n'est pas le « pur esprit » de la conscience angélique ; mais c'est bien à peu près ainsi qu'on pourrait se représenter ce qu'est l' « esprit » chez les démons.

Il n'avait, conclut notre Anglais, rien de ce que nous désignons sous le nom d'âme en littérature, d'où cette curieuse dureté dans son idéal, comme si, pour employer le langage des théologiens, il était incapable de grâce. Il est dénué de ces subjectivités, de ces nuances, de ces particularités dans la réfraction mentale, qui engendrent nécessairement les variétés de style dont nous ne pourrions plus guère nous passer, et qui, lorsqu'elles sont poussées à leur perfection, ne sont certes pas des qualités négligeables. Il y a des maîtres de la prose française dont l'art part du point où l'art de Mérimée s'arrête.

Un art où il fut maître, ce fut l'art de se pousser dans le monde et de se faire une carrière aussi brillante qu'aisée. Fils d'un peintre distingué, il entre, après quelques études de droit, dans l'administration : secrétaire du cabinet du comte d'Argout (ministre de Louis-Philippe) en novembre 1830, il traverse les bureaux des ministères du commerce et de la marine, et s'installe en 1831 dans les agréables fonctions d'Inspecteur général des monuments historiques : il y trouve les loisirs de se donner à ses goûts littéraires et l'occasion de faire de multiples voyages d'archéologue et de touriste à travers toute la France, en Corse, et en Espagne. Il est élu à l'Académie des Inscriptions en 1843, à l'Académie française en 1844. 1848 l'emplit d'effroi ; 1851 (coup d'Etat du 2 décembre) d'angoisse. Mais voici que, le 1er janvier 1853, le nouvel empereur demande en mariage Eugénie de Gusman, fille de la comtesse de Montijo qu'il a connue en Espagne et qui est pour lui une amie de vingt années : celle qu'il a promenée toute enfant, bercée sur ses genoux, amusée de ses récits, qui a reçu de lui des leçons d'écriture et de français, va devenir sa souveraine ! Son orientation politique est décidée : l'empereur, dès cette même année 1853, le nomme sénateur, puis commandeur et grand-officier de la Légion d'Honneur ; il ne cessera plus désormais de vivre dans l'intimité de la famille impériale, aux Tuileries, à St-Cloud, à Compiègne, à Fontainebleau, à Biarritz. L'homme de lettres s'efface devant le courtisan, dont la grande affaire est d'amuser tout ce monde de la cour.

Le 4 septembre 1870, il était au Luxembourg, où il attendit vainement l'émeute, avec ses collègues : l'émeute dédaigna le Sénat et s'en fut tout droit du Palais-Bourbon à l'Hôtel de Ville. Mérimée alla à Cannes et y mourut presque subitement le 23 du même mois. Il avait, par codicille spécial ajouté à son testament, exprimé le désir qu'un ministre de la confession d'Augsbourg assistât à ses funérailles. Les enterrements civils étaient peu en faveur, et il est probable que Mérimée a voulu simplement éviter à ses amis un chagrin, sinon un scandale : les funérailles civiles de Sainte-Beuve, l'année précédente, avaient fait scandale en effet. Taine, vingt ans plus tard, et pour la même raison, prendra la même disposition que Mérimée. Le pasteur qui fut convié à parler sur sa tombe, a fait œuvre de pure imagination en présentant ce désir de Mérimée comme une conquête du protestantisme : Mérimée n'a dit aucune parole ni fait aucun geste qui permette de croire qu'il soit mort autrement que dans son nihilisme [1].

V. — Dante mourut la nuit du 13 au 14 septembre 1321. Dans quelques mois donc tombe le VIe centenaire du poète. L'Eglise n'a pas voulu que la célébration en fût improvisée. Le premier appel est venu de l'archevêque de Ravenne, la ville où Dante a passé les dernières années de son exil et qui est demeurée depuis la gardienne jalouse de son tombeau : le 14 septembre 1913, soit exactement huit ans avant la solennité future, était annoncée la constitution du Comité de Ravenne, sous la présidence effective de Mgr Morganti, successeur, sur le siège archiépiscopal de cette ville, de saint Rainaldo Concoreggio, qui l'occupait au temps de l'exil de Dante et mourut quelques jours avant le poète (18 août 1321). Etait décidée aussi la fondation d'un Bulletin destiné à la diffusion de la culture dantesque et qui paraît tous les deux mois, depuis janvier 1914, sous ce titre : *Il VI° centenario dantesco, Bollettino del Comitato cattolico per l'omaggio a Dante Alighieri* (Ravenne, piazza Arcivescovado, 6).

Le Comité de Ravenne recevait immédiatement, dès cet automne de 1913, l'adhésion unanime de l'épiscopat italien. Adhésion aussi des Universités de la péninsule, des représentants les plus autori-

[1] Voir monographie de *Mérimée*, par Augustin Filon, 1898 ; — *Mérimée nouvelliste*, par Paul Bourget, *Revue des Deux Mondes*, 15 sept. 1920 ; — et, dans *Revue de Paris* du 1er décembre 1920, publication avec commentaires, par L. de Lanzac de Laborie, de sept lettres de Mérimée à Thiers, dont la première est de 1843 (relative à la candidature académique de Mérimée), et les autres effleurent la chronique mondaine et politique de 1856 à 1862 : elles abondent en boutades d'agressive irréligion, « la seule cause, a-t-on dit, qui ait parfois fait manquer de goût à Mérimée. »

sés de l'érudition historique et philologique, du ministère de l'Instruction publique, qui offrait une somme de 500.000 lire pour la restauration des monuments qui ont rapport à la vie de Dante ou qu'il a cités dans la *Comédie*.

En tête des adhésions et des souscriptions, le Saint-Siège. Pie X bénit, et proclama « un devoir » pour les catholiques « de revendiquer pour l'Eglise et la Religion, qui y ont le droit le plus absolu, cette gloire très noble, honneur de la Foi catholique et de la civilisation qui a en elle son origine et qui en dérive. » En même temps il décidait que, pour rendre hommage au poète, serait restaurée dans sa grave beauté cette très antique église ravennate qui fut la sienne, où il pria, qui vit ses funérailles et garda son tombeau [1] : l'église Saint-François, basilique construite au milieu du v$^{e}$ siècle (449-452), au temps où Ravenne était capitale de l'Empire romain envahi, d'abord sous le vocable des SS. Apôtres Pierre et Paul, puis de S. Pierre Majeur, puis, en 1261, église du couvent des Frères Mineurs sous le vocable de S. François.

Quelques mois après, c'était la guerre, et la mort de Pie X. Benoît XV, à peine élevé sur la Chaire de S. Pierre, songe à l'œuvre du Jubilé : « C'est le propre de l'Eglise romaine, dit M. Henry Cochin, de penser aux choses immortelles. » Il loue (Bref du 28 octobre 1914) l'archevêque de Ravenne et les membres du Comité, et convie autour d'eux « les catholiques de l'univers tout entier. » Il rappelle l'exemple de ses prédécesseurs, qui se sont toujours montrés protecteurs des arts et des lettres et ont toujours honoré les grands génies de l'humanité :

> Au nombre de ceux-ci doit assurément être rangé Alighieri. Nous ne savons pas si aucun poète d'aucun temps lui pourrait être comparé. Mais en outre, et cela est plus important encore, une raison spéciale s'ajoute pour laquelle Nous pensons qu'il est de Notre devoir de célébrer son jubilé séculaire avec un sentiment de complaisance et de reconnaissance et la plus grande solennité : c'est qu'Alighieri est à nous ! *quandoquidem Aligherius noster est.*
>
> En effet, nul ne l'ignore : le poète florentin a allié à la culture naturelle la culture religieuse. Il a formé sa pensée aux principes puisés au plus profond de la foi catholique ; il a nourri son âme aux plus hauts sentiments d'humanité et de justice.
>
> Que si, abattu par les amertumes de l'exil et les malheurs, et excité par les passions des partis, il semble parfois manquer à l'équité du jugement, jamais pourtant il n'arriva qu'il se soit écarté des vérités de la doctrine chrétienne.
>
> Qui pourra nier que notre Dante a nourri et fortifié la flamme de son génie et sa puissance poétique par l'inspiration de la foi catholique, jusqu'à pouvoir chanter les plus augustes mystères de la religion dans un poème presque divin ?

Déjà Léon XIII fondait (1885) à son *Istituto leoniano* une chaire dantesque, *ut suum clerus teneat locum...*, disait-il : *est enim literarum laus nobilissima*. Il envoyait (1892) un don royal au Comité qui avait entrepris la restauration du tombeau du poète à Ravenne, et écrivait que Dante « alimenta et accrut la flamme de son génie naturel au souffle de la Foi divine, de telle sorte que la poésie, invoquée par lui, chanta avec des accents jusque là inconnus les plus augustes mystères ». Il avait constamment sur son bureau un exemplaire de la *Divine Comédie ;* et l'on a pu dire de lui qu'il professait une égale admiration pour le poème de Dante et pour la *Somme* de S. Thomas [1].

C'est que qui aime S. Thomas, doit être heureux de le retrouver et de l'aimer chez Dante. Et qui aime Dante, devra en demander l'intelligence pleine à S. Thomas. Même un pasteur protestant comme Scartazzini (l'un des « dantistes » les plus autorisés d'aujourd'hui) l'a compris : — « Le lecteur de Dante, dit-il, doit toujours avoir sur sa table la Bible et la *Somme* de S. Thomas. » Chez nous, c'est notre grand et saint Ozanam qui le premier, il y a tantôt trois quarts de siècle, a commencé de montrer ce que Dante doit à S. Thomas *(Dante et la philosophie catholique au XIII$^{e}$ siècle,* thèse pour le doctorat ès lettres, Paris 1839). Depuis, le sujet a été repris par les PP. Cornoldi et J. Berthier. Mais, écrivait naguère un dominicain dans le *Bollettino* de Ravenne, « l'œuvre définitive sur ce thème reste à composer. » Dante a voulu condenser dans son poème l'enseignement scolastique de son temps. Déjà au XIV$^{e}$ siècle, un de ses fervents, Giovanni del Virgilio, aurait voulu qu'on gravât sur sa tombe l'affirmation de cette plénitude doctrinale ; et il avait écrit dans ce but ce solide hexamètre :

Theologus Dantes, NULLIUS DOGMATIS EXPERS.

Ceci nous donne l'explication du reproche d'obscurité, trop souvent adressé à Dante. Il n'y a pas d'obscurité chez Dante ; il y a seulement ignorance chez nous. Un écrivain obscur, c'est un homme qui ne sait pas exactement ce qu'il veut dire (rappelez-vous le vers de Boileau : « Ce que l'on conçoit bien, s'énonce *clairement* »). Dante sait toujours ce qu'il veut dire. Seulement beaucoup de nos contemporains ne le savent plus, ne sont plus au courant de ce que Dante a prétendu exposer, ont perdu le sens de la culture philosophique et théologique qui est à la base du poème. Il leur faudrait,

[1] Benoît XV, de son côté, dans le Bref cité plus bas, écrit : *Ad poetæ memoriam rite cohonestandam... quid magis consentaneum esse potest quam ut templum instauretur, quod exulis poetæ pietatem, funebria, sepulcrum in memoriam reducit ?*

[1] Parmi les articles de Revues parus déjà, voir surtout *Correspondant* des 25 avril 1917 (H. Cochin), 10 mars 1920 (Alexandre Masseron), 10 avril 1920 (R. de Labusquette) ; *Etudes* des 20 oct. et 5 nov. 1917 (L. Chervoillot), 20 mai 1917 et 5 oct. 1920 (L. Roure). — D'autres travaux ont paru touchant des points de détail dont il sera parlé ultérieurement. — Mgr Baudrillart a convié, l'automne dernier (nov. 1920), un Italien, le marquis Misciatelli, à venir donner quelques cours sur Dante à l'Institut catholique de Paris : le marquis, auteur d'un livre fort réputé que M$^{lle}$ Zeller achève de traduire en français (*Mistici senesi*), a pris comme thème de ses conférences (8-22 nov.) *La femme et l'Amour dans l'œuvre de Dante* (un thème dont il sera parlé ici). — A l'Institut catholique de Toulouse, le P. Cavallera a commencé l'an dernier et continue cette année un cours public sur Dante, sa vie et son œuvre. — A Lille, l'Université catholique organise une série de conférences (janvier-mars 1921) qui forment un programme bien complet à la gloire de Dante : *La vie et la mort de Dante*, par Henry Cochin ; *Le siècle de Dante*, par L. Herval ; *L'originalité de la poésie de Dante*, par le chanoine Looten, prof. à la Faculté des lettres ; *Les idées politiques de Dante*, par l'abbé Leman, prof. d'hist. à la Faculté de théologie ; *La philosophie de Dante*, par le chanoine Dehove, prof. à la Faculté des lettres ; *Dante théologien*, par l'abbé Bouché, prof. à la Faculté de théologie (voir *Bulletin des Facultés Catholiques* de Lille, oct. 1920).

pour s'y retrouver, un commentaire perpétuel ; et ce n'est pas Dante qui se chargera de le leur fournir. Car il est d'une concision peut-être unique dans l'histoire des littératures. Chacun de ses mots est chargé de pensée. En quelques syllabes il enferme une thèse de philosophie ou de théologie, de même que, quand il décrit, c'est d'un trait simple, jamais repris, mais combien ferme et sûr de lui-même, combien expressif en sa sobriété, tel son ami Giotto ! Ce n'est pas une de ces œuvres que l'on peut feuilleter d'une main légère, happant au passage une impression qui ensuite et peu à peu prendra corps par accumulation ou répétition ou prolongement. Dante ne se répète ni ne se dilue. Chacun de ses vers a besoin d'être comme épelé, d'être médité, comme il l'a médité lui-même : faute de quoi il ne livre qu'un sens incomplet, ou même ne livre rien du tout. Et l'on gémit de le trouver obscur.

Dante lui-même a donné pour titre à son œuvre : *la Commedia ;* et il s'en explique dans une lettre à son ami Can Grande della Scala (un jeune et puissant seigneur de Vérone) : — « C'est une Comédie, dit-il, parce que le début est triste, et le dénouement heureux ; le style, tempéré sans prétentions ; la langue, vulgaire (l'italien, au lieu du latin). » C'est l'admiration universelle qui ensuite (au XVI^e siècle) a décerné au poème une sorte d'apothéose : on l'a appelé *divin,* mais le nom de « *Comédie* » est resté : *la divina Commedia* [1].

Le poème de Dante ne ressemble à aucun autre. Il est unique en son genre. Dante l'a appelé « comédie », pour la raison qu'il vient de dire, mais qui ne suffit vraiment pas à le classer dans ce que nous appelons aujourd'hui le genre dramatique. D'autres l'ont qualifié épopée, et les éléments « épiques » certes n'y manquent pas ; mais ce n'est pas une épopée au sens moderne du mot. D'autres en ont fait un poème lyrique, et Dante est bouillonnant de lyrisme concentré ; mais l'œuvre elle-même en son ensemble ne rentre pas dans le genre lyrique. D'autres ont voulu en faire un poème satirique : cela ne pouvait manquer, car il y a de la satire, et de la plus cinglante, chez Dante, tout comme il y a des gens qui, même quand ils sont en face d'œuvres aussi sublimes qu'est la *Divine Comédie,* ne savent que s'hypnotiser sur les verrues.

De tous ces essais de classification littéraire, le plus juste semble être celui qui voit dans la *Divine Comédie* un poème didactique. Dante a voulu instruire. Dans aucune des œuvres qui appartiennent à la littérature universelle n'apparaît aussi expressément marquée l'intention de donner un enseignement. Le poème de Dante est, d'un bout à l'autre, une « classe » perpétuelle, avec élèves et maîtres, questions et réponses, et de véritables examens. C'est Virgile, *il buon Virgilio,* qui, dans cet enseignement, joue le rôle le plus considérable : c'est lui qui est l'éducateur de Dante, son *figliuolo,* durant tout le voyage de l'Enfer et du Purgatoire. Ce n'est que parmi les doux voyages du Paradis terrestre, au chant XXX^e de la II^e *Cantica,* qu'il laisse son élève aux soins de Béatrice. D'autres Docteurs encore, S. Thomas d'Aquin et les trois Apôtres dont les noms symbolisent la Foi, l'Espérance et la Charité, partagent avec Béatrice la tâche de donner son couronnement à l'œuvre commencée par Virgile.

Ce que Dante veut enseigner à ses lecteurs, ce sont les vérités essentielles dont la méditation les ramènera sur la voie du ciel. Il veut, dit-il dans l'Epître dédicatoire du Paradis (à Can Grande), « arracher à l'état de misère ceux qui vivent la vie présente et les conduire à l'état de félicité... Le sujet de toute l'œuvre, selon la lettre, c'est l'état des âmes après la mort, parce que, autour de cet état, roule tout le développement... Mais si on prend l'œuvre dans le sens allégorique, le sujet en est l'homme en tant que, par la liberté de son arbitre, méritant ou déméritant, il marche vers la Justice pour la récompense ou pour le châtiment. »

En d'autres termes, le thème didactique de la *Divine Comédie,* c'est la réponse à la question fondamentale du Catéchisme : « Pourquoi Dieu vous a-t-il créé et mis au monde ? » C'est l'illustration de la Méditation fondamentale de S. Ignace, et les commentateurs n'ont pas manqué de signaler les traits de ressemblance entre l'œuvre de Dante et le *Manrèse* [1]. S. Ignace, non plus que Dante, ne se contente d'une exposition abstraite ; et l'on sait avec quelle instance il demande à son disciple de faire sur les vérités fondamentales « l'application des sens », de considérer « les personnes, leurs actions et leurs paroles », de contempler « par les yeux de l'*imagination* la longueur, la largeur, la profondeur de l'enfer..., ces immenses incendies, ces âmes enfermées pour ainsi dire en des corps de feu. » Si Dante n'était antérieur de plus de deux siècles à S. Ignace, ne dirait-on pas qu'il suit le programme même du *Manrèse ?* Tous les récits, les descriptions, les contemplations qui forment la trame même de son œuvre, ne sont là que pour « appliquer » notre imagination, pour en faire l'auxiliaire de notre intelligence, pour nous aider à entendre ces *altissimas fidei veritates* dont parle Benoît XV. S. Ignace nous demande de considérer « les paroles » des personnages, de laisser retentir à nos oreilles « les gémissements, les lamentations, les clameurs, les blasphèmes... » Et c'est ce que fait Dante ; c'est sous forme dramatique qu'il nous présente le plus souvent ses enseignements : partout, ce sont les

[1] Benoît XV, lui aussi, dans le Bref du 28 oct. 1914, parle du *prope divino carmine.* Et, plus loin : *Ad poetæ memoriam rite cohonestandam, cujus tanta fuit carminis excellentia, ut divinus appellari ipse promeruerit, quique versibus nec prius nec postea auditis altissimas fidei veritates tradidit...*

[1] Feu l'abbé Léonce Couture terminait ainsi *Une leçon sur Dante (Bulletin de Litt. eccl.* de Toulouse, 1902, p. 78-91) : — « Je ne crains pas de dire qu'à mes yeux l'œuvre qui ressemble le plus, pour sa visée finale et sa disposition, au chef-d'œuvre de la poésie italienne, c'est un petit livre né dans une grotte de la Navarre espagnole, sous le travail de la grâce la plus victorieuse, de l'âme la plus énergique, les *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola. »

morts qui parlent. Elus ou damnés nous racontent eux-mêmes, dans son poème, comment ils furent les artisans de leur malheur ou de leur félicité ; ils nous disent eux-mêmes la nécessité logique qui rattache le châtiment à la faute, la récompense à l'accomplissement du devoir : dans l'*Inferno,* chacun, suivant le mot de l'Ecriture, est puni par où il a péché, de même que, dans le *Paradiso,* à chaque vertu est accordée une auréole spéciale, et avec quel sens profond de l'ascétisme chrétien ! Si bien que l'on peut vraiment, avec un Jésuite (le P. Chervoillot), trouver « dans la *Divine Comédie* une série sublime et pathétique d'Exercices spirituels ».

VI. — Il y a des gens qui de Dante ne savent qu'une chose : c'est qu'il a jugé de très haut certains papes. Il en a même damné quelques-uns.

D'abord il faut s'entendre sur la portée des jugements formulés par Dante en son poème. Ce ne sont pas des jugements au sens propre du mot. Il ne prétend pas du tout juger comme ferait un historien ; il fait œuvre philosophique et morale, non historique. L'historien se propose d'atteindre sur le héros la vérité psychologique totale, le bien et le mal ; Dante n'en a cure. Tel aspect, telle attitude de ses personnages le frappe, lui semble de nature à nous orienter vers le ciel ou à nous engager sur la route qui descend en enfer ; et il nous le dit. Il n'y a pas, ou du moins il peut ne pas y avoir, dans la damnation qu'il prononce, l'ombre de haine ou d'esprit de vengeance : c'est simplement une leçon qu'il veut inculquer à ses lecteurs.

Un exemple bien significatif de ceci, c'est l'histoire de Françoise de Rimini, l'une des plus célèbres damnées de Dante. Or, cette Françoise était la tante (on a même cru autrefois qu'elle était sa fille) de Guido Novello da Polenta, le seigneur de Ravenne, celui qui recueillit Dante errant et lui assura dans Ravenne une hospitalité définitive et tous les honneurs imaginables : Dante, sur les instances de Guido, donna à Ravenne un enseignement public, et Guido, poète aussi, se fit un bonheur de se joindre à ses disciples. Dante a-t-il voulu offenser Guido ? Guido s'est senti si peu offensé qu'il a emprunté lui-même les mots du fameux épisode pour en parer ses propres poèmes... Dante d'ailleurs a fort idéalisé l'affaire de Francesca et de Paolo Malatesta. Il en a fait deux pauvres enfants quasi innocents, inconscients de l'amour qui germait traîtreusement dans leur cœur, jusqu'au jour où lisant ensemble, par passetemps, le roman de chevalerie où nous sont racontées les amours de Lancelot du Lac et de Ginèvre, ils laissent tomber le livre... : — « Et ce jour-là, dit Francesca à Dante, nous ne lûmes pas plus avant... » — Or, ce jour-là, Paolo et Francesca n'étaient plus deux enfants : ils étaient mariés l'un et l'autre, l'un depuis quinze ans et l'autre depuis neuf ans ; ils avaient des enfants l'un et l'autre. L'époux de Francesca était un Malatesta aussi, seigneur de Rimini, le propre frère de Paolo ; et il se vengea en perçant les deux coupables d'un même coup d'épée. Ceci se passait en 1285... Dante a idéalisé, comme on voit, pour tirer de ce sombre drame la touchante leçon restée chère à tous les moralistes qui ont à cœur de prémunir la jeunesse contre le danger de la lecture des romans. Henri de Bornier, dans son discours de réception à l'Académie Française (25 mai 1893), a pris texte de cet épisode de Francesca pour formuler une profession de foi d'une merveilleuse éloquence sur les devoirs et les responsabilités de la littérature (voir la page de Bornier, *Ami* 1904, p. 913-914).

Dante en a usé avec les papes un peu comme avec Françoise de Rimini. Il nous donne des leçons à leurs dépens. Il trouve des fautes en eux, et nous rappelle que ces fautes mènent à l'enfer. Ce qu'il qualifie fautes chez les papes, ne l'est pas toujours ; et, le serait-ce, le jugement ne lui en appartiendrait pas. Il use en cela d'une liberté que le moyen âge a pratiquée sans scrupule. Combien voit-on de tiares, à côté de tant de mitres et de couronnes, du mauvais côté de la balance, dans tant de Jugements derniers qui couvrent tant de murs de lieux saints ! Les artistes de ces âges de foi voulaient rappeler simplement que l'homme est pécheur, à quelque dignité que Dieu l'ait appelé, et fût-ce la plus haute de toutes.

Dante va plus loin que les naïfs imagiers du moyen âge. Ce ne sont pas des tiares anonymes qu'il met en enfer ; ce sont des papes de son temps, des papes qu'il a connus [1]. Et il les damne pour des fautes qui n'en sont pas, qui n'en sont qu'à des yeux faussés par les passions politiques, *partium studiis impulsus,* dit Benoît XV. Certes, « il n'a jamais cessé de vénérer la sainteté du ministère », note Ozanam. Il a toujours été un fervent du dogme de l'institution divine de la papauté, de l'autorité du Pape, Vicaire de J.-C., Chef visible de l'Eglise. Il a cent fois affirmé ce dogme ; il est un des théoriciens les plus solides de cette foi « sans laquelle, dit-il, aucune bonne action ne compte ».

Seulement, sur les rapports entre l'Eglise et l'Etat, entre la Papauté et l'Empire allemand, sur le pouvoir temporel de l'Etat pontifical notamment, il a les idées étranges qu'il a exposées dans son *De Monarchia,* pamphlet dont le retentissement fut énorme et qui fut condamné par Jean XXII, mais n'en continua pas moins à exercer une influence très malfaisante.

C'est de ces idées, de ces préjugés qu'il s'est inspiré dans ses colères contre certains papes. Colères d'où d'ailleurs la logique est assez absente, puisque lui, l'adversaire du pouvoir temporel (au point qu'il se montre d'assez fâcheuse humeur contre S. Silvestre, le pape de la fameuse *Donation de Constantin*, source légendaire de ce pouvoir tem-

[1] Exception faite pour S. Anastase II, pape du v^e siècle, qu'une ancienne tradition accusait de faiblesse pour un hérétique. C'est le seul Pape des XII premiers siècles de l'Eglise que Dante mette en enfer. — C'est S. Anastase II (496-498) qui gouvernait l'Eglise au temps du baptême de Clovis. On a, sous son nom, une lettre de félicitation à Clovis, mais dont les critiques modernes nient l'authenticité.

porel [1]), il n'a pas un mot contre S. Grégoire VII (non encore canonisé alors) et ne trouve qu'à admirer en Grégoire IX et en Innocent III : il est vrai que ce qu'il loue en celui-ci (et en son successeur Honorius III), c'est d'avoir approuvé la Règle de S. François, dont Dante (comme Tertiaire) fut un fervent.

Le Pontife qu'il a poursuivi de la haine la plus vigoureuse, c'est Nicolas III, qui gouverna l'Eglise trois ans (nov. 1277-août 1280). Dante le met dans l'enfer des simoniaques, qui est naturellement le lieu central de ses haines théoriques : puisque par sa doctrine il assigne tout le temporel à l'Empereur, on comprend qu'il réserve ses rigueurs pour les ecclésiastiques qu'il croit avoir abusé du temporel au profit de leur famille. Mais pourquoi cette rage contre Nicolas III ? pourquoi marque-t-il son châtiment d'un caractère infâme en même temps que grotesque ? Ce Nicolas III fut une très grande figure de Pape, qui n'eut que le tort de mourir trop tôt. Pécha-t-il par excès de népotisme ? Les pasquinades du temps (et Dante lui-même) le montrent trop occupé de l'avancement de ses *oursons* (jeu de mots sur son nom patronymique, Orsini). Mais il n'est pas défendu à un Pape de s'entourer de dévouements sûrs [2]. Nicolas III ceignait la tiare en un temps de difficultés incroyables. L'Eglise romaine se voyait prise comme dans un étau entre la main de notre dur compatriote Charles d'Anjou, roi des Deux-Siciles, et la main encore faible mais menaçante du premier des Habsbourgs, Rodolphe (élu empereur en 1273, le premier de la nouvelle série de Kaisers inaugurée après l'extinction de la race des Hohenstaufen, à la suite du long *interregnum* de vingt ans écoulé depuis la mort en 1254 de Conrad IV, fils de Frédéric II). Le B. Grégoire X est mort le 10 janvier 1276 ; et sa mort est le signal de près de deux ans de désordres. Charles d'Anjou veut un pape à lui, et réussit d'abord à faire élire (21 janvier) son candidat, le Dominicain français Pierre de Tarentaise, le B. Innocent V. L'empereur furieux s'apprête à la guerre, quand Innocent V est emporté après cinq mois de règne (22 juin). Un nouveau conclave s'ouvre au Latran, et Charles d'Anjou va jusqu'à refuser les vivres aux cardinaux qui ne sont pas de son parti. Mais ceux-ci tiennent bon, sous la conduite précisément d'Orsini (le futur Nicolas III), et élisent (11 juillet) le Génois Fieschi, Adrien V. Mais Adrien V meurt le 18 août. Les cardinaux, obligés de fuir de Rome, se réfugient à Viterbe, sous la surveillance violente et tumultueuse du peuple viterbois : Orsini fait élire (8 sept.) son candidat, le Portugais Jean XXI. Jean XXI règne huit mois dans ce palais de Viterbe, si délabré qu'un toit secoué par le vent finit par lui tomber sur la tête et l'ensevelir (30 mai 1277). Nouveau conclave, assiégé par Charles d'Anjou mais défendu par le peuple enragé de Viterbe : après six mois, c'est le chef même de la résistance, Orsini, qui est élu sous le nom de Nicolas III (25 novembre).

C'était une tête. C'était une volonté et un esprit politique : *Argus*, l'a-t-on appelé, *argus et argutus*, tant on le savait avisé et vigilant aux intérêts de l'Eglise ! Partout il prêchait la paix ; et il savait l'imposer à ceux qui n'en voulaient pas. C'est sous son règne qu'apparaissent les étonnantes réconciliations de Guelfes et de Gibelins, à Florence notamment, grâce à la diplomatie aussi habile que dévouée de son neveu le cardinal Latino. La paix, c'est la liberté de l'Eglise : le pape, pris entre Charles d'Anjou et Rodolphe de Habsbourg, amène Charles à céder sur maint point, au risque de s'en faire un ennemi violent. Quant au Habsbourg, Nicolas III est d'une race où l'on ne craint pas de résister aux empereurs (il est le neveu d'Innocent IV, le pape qui excommunia et déposa Frédéric II au Ier Concile général de Lyon, en 1245). Mais il préfère négocier, et s'arrange pour que Rodolphe ne puisse venir à Rome recevoir le sacre tant désiré et différé depuis des années : grief inexpiable aux yeux de Dante. La liberté de l'Eglise, c'est encore un pouvoir pontifical fort : Nicolas III a vu de trop près les dangers auxquels sa faiblesse à Rome expose le Saint-Siège et s'emploie activement à affermir son autorité. On a dit qu'il fut le premier à consolider et régulariser le pouvoir dans l'Etat romain, et cela semble vrai : nouveau grief pour Dante, ennemi de la souveraineté temporelle des Papes.

Or, le cardinal qui a signé comme protonotaire apostolique l'acte par où Rodolphe de Habsbourg, roi des Romains, reconnaît au pape la possession des Etats de l'Eglise, n'est autre que Benoît Gaetani, le neveu de Nicolas III et le futur Boniface VIII. En enfer donc aussi Boniface VIII ! Et comme le voyage à l'*Inferno* est censé s'effectuer en 1300 et que Boniface ne mourra qu'en 1303, Dante lui fait signifier d'avance sa damnation par Nicolas III lui-même. Dante, à la vue de Nicolas qui, le torse enfoncé dans les flammes, agite affreusement les jambes au dehors, se penche pour distinguer les cris qu'il lui entend pousser : — « Déjà toi, Boniface ? entend-il (Nicolas III, dans ses ténèbres, s'est imaginé que ce nouveau venu ne pouvait être que son neveu)... Déjà toi ? Je ne t'attendais pas si tôt ! Es-tu rassasié si tôt de l'or infâme, etc...? »

En attendant, Nicolas III garde la place de Boniface aux « mauvais bouges », à ces *malebolgie* qui sont une des créations les plus sinistres de l'*Inferno*. Dante en vient à envelopper dans sa fureur jusqu'à Célestin V (S. Pierre Célestin), dont l'abdication (« le grand refus ») a rendu possible l'élection de Boniface : il l'appelle lâche et le jette dédaigneusement aux mouches et aux guêpes qui dans le vestibule de l'enfer harcèlent les âmes viles qui n'ont su faire ni le bien ni le mal.

[1] « Ah ! Constantin, quel mal nous est venu, non pas de ta conversion, mais de cette donation que reçut de toi le premier Pape qui fut opulent ! » (*Inferno*, XIX, 115).

[2] En tout cas, népotisme n'est pas synonyme de simonie, et rien ne justifie l'accusation de simonie portée par Dante contre le Pontife. Cet épisode du chant XIX de l'*Inferno* est un de ceux où la passion politique a le plus faussé les jugements du poète.

Mais d'autre part, Dante a beau voir (à tort) dans Boniface un ennemi politique : Boniface demeure pour lui toujours le Pape ! Et le roi de France Philippe le Bel, pour l'avoir maltraité, reste bien plus maudit encore que lui. Dante frémit d'horreur quand il voit le Pape insulté. A ses yeux, l'attentat d'Anagni reste, pour les siècles, le scandale unique, celui en comparaison duquel, dans l'avenir, « tout mal paraîtra moins mal ! »

Et après Boniface VIII, c'est Clément V que Nicolas appelle à descendre à son tour dans le trou des simoniaques, Clément V que Dante accuse formellement d'avoir acheté la tiare au roi de France, ce qui est une infecte calomnie (la fameuse entrevue de St-Jean-d'Angély, où le marché se serait conclu, est une invention de la passion italienne, et n'eut jamais lieu).

Jusqu'en son *Paradiso,* jusqu'au sein de ses ineffables visions d'amour et de paix, les colères de la terre viennent ressaisir son âme à jamais blessée : « Des éclairs d'enfer, dit un historien italien d'aujourd'hui (Farinelli), éclatent parmi les luminaires du paradis. » Et il continue à jeter, des hauteurs de l'Empyrée, l'invective sur Clément V, sur son successeur Jean XXII (qu'il ne reconnaît pas comme légitime), sur leur race et leurs partisans, enfants de Sodome, « Cahorsins et Gascons » (on sait que Clément V était de Bordeaux, et Jean XXII de Cahors). ...« O milice du ciel ! s'écrie-t-il *(Paradiso,* XXVII). ...O vengeance de Dieu, pourquoi tardes-tu ? »

Ce fut un terrible passionné que Dante. Nous n'avons plus idée aujourd'hui de la violence des haines qui sévissaient dans ces démocraties italiennes, des haines surtout qui fermentaient dans les âmes d'exilés. Et Dante fut un proscrit les vingt dernières années de sa vie (banni en janvier 1302, à trente-sept ans environ, † 14 sept. 1321) : vie errante d'abord, désolée, désemparée, désespérée (le décret de bannissement, renouvelé à quatre reprises, portait confiscation des biens ; il fut complété, en 1315, par une condamnation à mort par contumace), jusqu'au jour où le seigneur de Ravenne lui assura un refuge pour les quatre dernières années de son existence tourmentée. Mort, il sera poursuivi jusque dans sa tombe. Vivant, c'est Florence sa patrie qui l'a proscrit. Mort, c'est le cardinal Bertrand du Pouget, légat de Jean XXII, qui réclame, sans les obtenir, ses cendres à la seigneurie de Ravenne pour les livrer au bûcher.

Mais, ce que le pouvoir pontifical poursuit en lui, ce n'est pas la *Divine Comédie,* qui commence à peine à être connue, c'est le traité latin *De Monarchia,* que Dante a écrit vers 1310, à la nouvelle de la descente prochaine du nouvel empereur Henri VII de Luxembourg en Italie. Enfin voici un empereur qui reprend son rôle, le rôle des Hohenstaufen d'antan, après plus d'un demi-siècle d'éclipse ! Et Dante vite d'écrire son traité. Le gouvernement de l'univers doit être une monarchie, à l'image du gouvernement divin. Seulement, Dieu ayant donné aux hommes, pour atteindre leur fin, une double lumière, la foi et la raison, cette monarchie s'exerce sous deux formes, le Sacerdoce et l'Empire : le Sacerdoce, représenté par le Pape, guide souverain des sociétés humaines dans l'ordre spirituel, mais dans l'ordre spirituel entendu à la Dante (ce qui n'est pas le sens canonique du mot) ; et l'Empire, donné par Dieu au peuple romain (entendez : italien), et ce peuple romain représenté par les Kaiser germaniques, héritiers de Constantin, de Trajan, d'Auguste, uniques dépositaires de la tradition sociale... Il montre dans cette domination de la Rome antique un vrai jugement de Dieu (ne croirait-on pas entendre Hegel déjà ?) prononçant entre Rome et le reste de la terre ; il invoque à l'appui les « miracles » racontés par Tite-Live ; Dieu lui-même a reconnu formellement cet Empire en se faisant homme tandis qu'il existait, en se soumettant donc durant sa vie au pouvoir fiscal de Rome, en acceptant à sa mort le jugement de Ponce-Pilate... Constantin n'avait pas le droit d'aliéner quoi que ce soit du pouvoir impérial, ni l'Eglise de l'accepter : *Constantinus alienare non poterat Imperii dignitatem, nec Ecclesia recipere...* C'est la plus absolue affirmation du droit divin non pas des princes, mais d'un prince unique, d'un prince idéal et seul, fait d'Auguste et de Charlemagne et régissant tout l'univers. Et c'est d'une éloquence superbe, entraînante... Le livre, après la mort de Dante et au temps du schisme organisé (1327) par le Kaiser Louis de Bavière, devint un instrument de parti aux mains de gens comme Marsile de Padoue et Guillaume d'Occam. Le légat pontifical le rencontrait à chaque pas devant lui, et le condamna.

L'Eglise a condamné l'auteur du *De Monarchia.* Aujourd'hui c'est l'auteur de la *Divine Comédie* qu'elle nous convie à glorifier. Nos Manuels d'histoire continuent à faire mention de l'influence néfaste du *De Monarchia ;* mais personne, en dehors du monde des érudits, ne le lit plus, tandis que tout l'univers connaît et admire la *Divine Comédie* [1], l'univers chrétien, pour la beauté de sa doctrine, l'univers profane, pour ses beautés littéraires. Celles-ci d'ailleurs ne sauraient être goûtées dans leur plénitude que par qui entend la doctrine même. Et c'est à faire entendre mieux la doctrine qu'aideront les fêtes de cette année.

VII. — On vient de publier en volume **Comment finit la guerre,** du général Mangin, in-12 de XIII-330 p., onze cartes, 10 f., Paris, Plon. L'ouvrage avait paru d'abord dans la *Revue des Deux Mondes ;* et nous en avons

[1] De même, si Chateaubriand passe à la postérité, ce sera, non pas pour ses pamphlets, dont l'éloquence cependant est incomparable, mais pour ses œuvres d'inspiration chrétienne, le *Génie,* l'*Itinéraire,* les *Martyrs.* Simple rapprochement que ceci. A Dieu ne plaise que nous établissions une comparaison, même très lointaine, entre la splendeur surtout superficielle de Chateaubriand et le chef-d'œuvre de Dante ! Mais, entre les deux hommes eux-mêmes, il y a des similitudes de caractère et de tempérament fort curieuses et qui nous aident à comprendre la carrière de Dante et ses malheurs. — Parmi les travaux dont le centenaire doit être l'occasion, on a annoncé une étude sur la philosophie politique du *De Monarchia.*

présenté alors les données essentielles *(Ami* 1920, p. 325-329, 417-426), très longuement, comme il convenait à une œuvre qui jusqu'ici constitue le témoignage le plus décisif non pas seulement sur l'offensive de trois mois qui a « fini » la guerre, mais sur tout l'ensemble du développement des opérations au cours des quatre terribles années. Les deux derniers livres, *Les Causes de la victoire* (p. 233-288) et *Les Conséquences de la victoire* (p. 289-330), resteront de grands chapitres de philosophie de l'histoire militaire, et de l'histoire politique aussi, car la politique a ses responsabilités dans la préparation de la guerre comme dans son développement et dans l'état de « paix » qui a suivi.

Vient de paraître encore : **Le roi Louis XVII et l'énigme du Temple,** par G. Lenôtre, in-8 écu de 455 p., 12 planches, 12 f., Paris, Perrin. Ceci aussi a été publié d'abord dans la *Revue des Deux Mondes,* et nous en avons tenu au courant nos lecteurs, *Ami* 1920, p. 295-301. Il y a trente ans que M. Lenôtre a fait de la Révolution son domaine. Personne en France n'a mis autant de perspicacité et d'érudition impeccable à l'explorer en tous sens, à en scruter tous les recoins. Quand on l'ouvre, on est sûr qu'il sait tout ce que l'on peut savoir, et qu'il ne dit que ce qu'il sait. Son *Louis XVII* est prodigieux : il n'avait jamais atteint encore à pareille maîtrise. Il y a longtemps que ses précédentes études nous le montraient l'œil braqué sur « l'énigme du Temple » : aucun de ses lecteurs d'aujourd'hui ne se plaindra d'avoir tant attendu. Jusqu'à la découverte — très improbable — de papiers révélateurs, ceci est le livre définitif qui condense et présente en une lumière incomparable toutes les données authentiques de l'histoire. Et ce n'est pas de l'histoire seulement ; c'est de la psychologie. Des lueurs étranges brillent ici sur la conscience de ces bourreaux du Temple, car ils avaient une conscience, et une conscience dont l'étude aide à comprendre bien des mystères de conscience de la vie ordinaire... Il y a surtout le drame qui se joue dans la conscience du petit Dauphin, en juillet et août 1793, ou comment et avec quelle rapidité une conscience d'enfant de huit ans, et d'enfant modèle, peut se laisser déformer et pervertir à des profondeurs effroyables... Il y a la conscience des faux Louis XVII, beaucoup plus obscure (peut-être parce que détraquée)... Et il y a la très singulière conscience des enquêteurs officiels du roi Louis XVIII... A tout drame il y a un dénoûment. Ici, il n'y en a pas. Tout se termine sur un point d'interrogation. Louis XVII n'est pas mort au Temple ; mais qu'est-il devenu ? où et quand est-il mort ? Rien, jusqu'aujourd'hui, ne permet de formuler là-dessus quelque hypothèse que ce soit.

**Histoire de la négociation du Concordat de 1801,** par le comte Boulay de la Meurthe, in-8 raisin de VIII-515 p., 15 f., Tours, Mame. Toutes les bibliothèques d'histoire moderne possèdent les 6 vol. de *Documents sur la négociation du Concordat et sur les autres rapports de la France avec le Saint-Siège en 1800 et 1801,* publiés par M. Boulay de la Meurthe (Paris, Plon). Ce rappel suffit à dire l'autorité du volume qui paraît aujourd'hui. Ce n'est plus un recueil de documents ; c'est une histoire, qui s'éclaire d'une très fine pénétration de l'âme même des personnages. Pas de références ni d'appareil critique : l'auteur a justement estimé que ses six précédents volumes l'en dispensaient. Le livre est d'une lecture très agréable ; et une Table des matières très développée (p. 503-513) permet de retrouver immédiatement tel point précis des négociations sur lequel on voudra revenir.

**Sainte Cécile,** par Elie Poirée, conservateur honoraire à la Bibliothèque Ste-Geneviève, in-12 de 64 p., 42 photogravures, 3 f., Paris, H. Laurens : fait partie de l'exquise collection inaugurée en 1917 (cf. *Ami* 1919, p. 1099) et dirigée par le P. Sertillanges sous ce titre qui en dit excellemment l'inspiration : *L'Art et les Saints.* L'iconographie remplit la majeure partie de ces pages ; et le reste est donné à une hagiographie qui dans sa brièveté est d'une plénitude achevée. Et ce sont des bijoux d'art, comme tout ce qui est édition Laurens. Sept volumes déjà ont paru de la collection ; on attend avec impatience les suivants.

Dans la collection MEMORANDA, tout artistique elle aussi (in-16 de 64 p. sur papier couché, une quarantaine de photogravures, 3 f., Paris, H. Laurens ; cf. *Ami* 1920, p. 428), trois nouvelles monographies : **Salonique,** la ville dont la pensée fit couler tant de larmes maternelles pendant la guerre, la ville pittoresque par excellence avant le terrible incendie du 18 août 1917, la ville convoitée de tous au moyen âge et sans cesse ballottée entre vingt dominations diverses, la ville spécialement chère aux cœurs chrétiens puisque c'est la ville de S. Paul, la Thessalonique des deux Epîtres ; c'est surtout cette vieille ville chrétienne qui nous est évoquée ici dans les photogravures comme dans le texte, œuvre de M. Diehl, notre meilleur connaisseur des choses byzantines ; — **Colmar,** qui n'a pas l'importance administrative et universitaire de Strasbourg ni la puissante industrie de Mulhouse, mais qui est la ville la plus attirante d'Alsace, ville d'art, d'un art tout intime et recueilli, centre, au XVe siècle, d'une école de peinture dont le Musée dit d'Unterlinden garde les purs et suaves trésors ; — **Le Musée de Sculpture comparée du Trocadéro** (par Jules Roussel, Conservateur), vue d'ensemble sur la sculpture française, depuis les portails de Vézelay (vers 1130) et d'Autun (1146) jusqu'à la *Flore* de Carpeaux, en passant par les chefs-d'œuvre du gothique, de la Renaissance et de l'art classique.

---

## QUESTIONS
### de science ecclésiastique

CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — D'après le droit canonique, on devrait refuser comme parrain un pécheur public, v. g. un homme marié civilement ou divorcé ; mais doit-on refuser une marraine qui se trouverait dans ce cas, alors que le parrain n'a rien qui l'empêche de remplir sa fonction ? Comme les peines sont de droit strict, j'estime que le canon 766 ne regarde que le parrain proprement dit, à moins qu'il n'y ait qu'une marraine sans parrain. Qu'en pense l'*Ami* ?

R. — Le *Codex,* en effet, ne tranche pas directement votre difficulté, puisqu'il ne parle que du parrain, au sens formel et propre du mot. Il paraît cependant difficile d'appliquer présentement le principe réflexe *odia restringenda,* en raison précisément du scandale qui est à craindre, lequel est chose odieuse aussi en droit public et mérite également qu'on lui applique le principe susdit.

La pensée du Législateur est transparente. Il veut ici, comme partout ailleurs, éviter dans les choses sacrées le contact des indignes. La marraine, pécheresse publique, tout en n'étant pas canoniquement marraine, n'en serait pas moins, devant l'opinion, considérée comme telle, à cause de sa très spéciale participation au rite du « parrainage » baptismal. Cette raison, pensons-nous, pourrait suffire pour interpréter virtuellement la lettre du *Codex* dans le sens de l'interdiction.

Mais, à supposer que ce ne soit là qu'une interprétation probable, vous avez dans la théologie morale des principes qui peuvent vous permettre de ne pas accepter comme marraine la personne en question. Sa situation scandaleuse la prive de la

sépulture ecclésiastique, et donc aussi de toute participation immédiate, officielle, à des rites sacrés. Nous disons « participation, association, » et non pas seulement « simple assistance, » ce qui est très différent.

Or, quoi qu'il en soit de la valeur théorique canonique de son geste, le fait de se présenter personnellement comme marraine de l'enfant baptisé, d'être là en évidence en dehors des fidèles, à côté du parrain, constitue pour cette femme, matériellement tant qu'on voudra, mais réellement tout de même, une participation publique de sa personne à une fonction sacrée. C'est un scandale à éviter, et donc un refus justifié de la part du curé. Il est, en certains cas d'urgence ou de nécessités plus ou moins graves, des participations d'indignes publics *in sacris,* qu'il faut tolérer, comme par exemple dans les mariages mixtes. Cette raison excusante n'existe pas dans l'affaire du parrainage baptismal.

---

Q. — Dans un livre intitulé *Pratique de la perfection mise à la portée des fidèles de toute condition* d'après S. Alphonse de Liguori (ouvrage extrait des écrits du Saint Docteur par le P. Saint-Omer, Casterman, Tournai, 1877, p. 218), il est dit ceci : « C'est pour cela que le démon s'est toujours efforcé de ravir au monde la sainte messe par le moyen des hérétiques, les établissant précurseurs de l'Antechrist, lequel avant tout tâchera d'abolir et *abolira en effet,* en punition des péchés des hommes, le sacrifice de l'autel. » Cet *abolira en effet* est-il bien vrai ? Si oui, comment concilier la chose avec ce point de S. Paul (I Cor., XI, 26) : « Quotiescumque enim manducabitis panem hunc et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis, *donec veniat,* » jusqu'à ce qu'il vienne *au dernier jour ?*

R. — La phrase relevée par notre correspondant se trouve exactement dans l'ouvrage indiqué, t. II, p. 213 (10e édition). Elle se rapporte évidemment au temps de la grande apostasie finale dont sera marqué le règne de l'Antechrist. Les textes qui annoncent cette apostasie sont bien connus : voir principalement Luc, XVIII, 8 *(Verumtamen Filius hominis veniens, putas, inveniet fidem in terra?);* Math., XXIV, 21-29, et spécialement 24 ; II Thess. II, 3, 4, sq. Mais cette apostasie sera-t-elle générale au point de supprimer toute foi sur la terre et de détruire l'Eglise ? A coup sûr, les promesses faites par Notre-Seigneur à son Eglise s'opposent à cette interprétation, que d'ailleurs aucun auteur catholique n'a jamais proposée. Il y aura toujours sur terre, quoi qu'il advienne, une Eglise et, partant, des prêtres véritables qui offriront à Dieu le sacrifice de la nouvelle alliance.

Il faut donc ici interpréter les paroles de S. Alphonse dans le même sens que l'on interprète les prophéties relatives à l'apostasie finale du règne de l'Antechrist. Le saint Docteur n'a pas voulu dire autre chose que ce qu'ont annoncé les apôtres après Jésus-Christ. S'il est vrai d'affirmer que « l'Antechrist tâchera d'abolir et abolira en effet, en punition des péchés des hommes, le sacrifice de l'autel, » il n'est pas contradictoire d'affirmer simultanément que, nonobstant la diminution dans le nombre de sacrifices offerts, en raison de l'apostasie de *beaucoup* de chrétiens, il subsistera néanmoins suffisamment de prêtres pour que la parole rapportée par S. Paul reste vraie : « *Quotiescumque manducabitis..., mortem Domini annuntiabitis, donec veniat.* »

---

Q. — En ce qui concerne le Chancelier de chaque évêché, le *Codex* n'est pas très clair.

On demande si le Chancelier est personnage inamovible, ainsi que le pensent et l'affirment plusieurs ecclésiastiques, — ou si, au contraire, il est amovible *ad nutum episcopi,* comme le croient plusieurs autres.

R. — Inamovible un chancelier ? Qui a pu imaginer cela, et sérieusement en discuter ? Le secrétariat, fût-ce celui d'un évêché, n'est pas un bénéfice, une charge d'âmes. Rien de plus *ad nutum* que le choix et le changement éventuel du personnage préposé aux écritures et à la comptabilité diocésaines. Nous nous demandons quel argument peuvent bien mettre en avant les confrères qui, dites-vous, soutiennent l'inamovibilité ; pour nous, nous n'en connaissons aucun, alors que, au contraire, tout, en droit comme en pratique universelle, milite en faveur de l'amovibilité.

---

Q. — Au sujet du mariage des *vagi,* comment concilier le *licite assistit* du canon 1097 et la *licentia assistendi* à obtenir de l'Ordinaire, du canon 1032 ?

R. — L'apparente contradiction des deux textes nous semble pouvoir se résoudre ainsi. Il y a deux sortes de *vagi :* 1o ceux qui n'ont ni domicile, ni quasi-domicile nulle part, ni résidence d'un mois au même lieu, où cependant ils se proposent de rester quelque temps, 15 jours par exemple, après leur mariage ; 2o ceux qui sont strictement de passage, *actu itinerantes.* Pour la première catégorie, on a le temps de recourir à l'évêché, ce qui pour la seconde est impossible. Le canon 1032 a soin de préciser qu'il vise les *vagi* tels que les définit le can. 91, ainsi que nous venons de le rapporter au 1o ci-dessus ; tandis qu'au can. 1097 il est expressément question de vagi *actu itinerantes, nullibi commorationis sedem habentes.* En somme, et pratiquement, ces derniers se trouvent en réalité en cas d'urgence, ce qui est l'exception, et la règle générale reste quand même en vigueur, à savoir, qu'il ne faut pas procéder à un mariage de *vagi* sans en avoir référé à l'Ordinaire.

---

**IMPRIMATUR**

Lingonis, die 26 januarii 1921.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

*Le gérant :* F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

# *QUELQUES OPINIONS DE CLIENTS*

## DE LA MAISON P. VERMARE

**« AUX ARTS RELIGIEUX », 25, Chemin de Francheville, à LYON (Saint-Irénée)**

30/7-1914. J'ai reçu hier, à domicile, le colis que vous m'avez envoyé. J'avais précisément auprès de moi le missionnaire auquel les objets sont destinés, et qui lui donnent entière satisfaction.
M. A. B., Préfet apostolique de la Guyane française.

28/11-1913. Les **ORNEMENTS** que vous nous avez envoyés, nous ont donné toute **satisfaction.** Veuillez prendre note de la commande suivante.
Sté des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs). Maison Carrée, Alger.

10/1-1914. J'ai reçu la caisse contenant le **CIBOIRE** que vous m'avez envoyé et qui m'est parvenu en bon état et à mon entière **satisfaction.**
J.-M. Perrichon, missionn. apostolique, à Penang, Straits Settlements.

30/10-1913. J'ai reçu votre honorée du 8 courant avec la facture des **ORNEMENTS** que vous avez adressés au Mont Liban, et dont on a été très satisfait. Je vous renouvelle mes remerciements.
Rév. P. J. A., Maronite, catholic church, Johannesburg (Transvaal).

13/10-1913. Un de mes confrères s'est procuré chez vous un **CALICE** d'une **exécution irréprochable**, et sur votre *Catalogue* j'ai été frappé par le modèle qui porte le nº 893.
6/12-1913. Le **CALICE** que je vous avais commandé, m'est bien arrivé. S'il est aussi bon et résistant qu'il est joli, **j'aurai fait une bonne acquisition.** Je suis très content de l'écrin, où il est bien en sûreté.
Abbé F. A., à Uzel (Côtes-du-Nord).

30/11-1913. Je vous prie de m'excuser de ne vous avoir point accusé réception de votre belle **statue de N.-D. de LOURDES.** Je suis en tout cas très satisfait de votre envoi. Toutes les personnes qui ont déjà vu votre belle **VIERGE, l'ont admirée.**
Abbé A., curé de Colombier-en-Brionnais (S.-et-L.).

15/1-1914. Je viens de recevoir l'**ORNEMENT** que je vous avais commandé, et dont je suis des **plus satisfait.**
Abbé C. A., curé d'Haywood, Man. (Canada).

26/3-1914. Nous venons de recevoir **la LAMPE commandée.** Elle est **très belle,** et **tout le monde l'admire.** Je vous félicite, et je serai très heureux de pouvoir vous faire de nouvelles commandes.
L. C. A., Miss. cath. de Landana (Congo portugais).

29/6-1914. J'ai reçu votre lettre avec votre facture. J'ai reçu pareillement la **CHAPE** et la **CHASUBLE avec ses accessoires,** le tout en bon état. Je suis **très content** pour la bonne **qualité** de l'étoffe et de **leur confection** ainsi que de leur **bon marché.**
Rev. J. A., curé des Dardanelles (Turquie d'Asie).

3/11-1916. J'ai reçu l'**ORNEMENT** tout juste la veille du jour des Morts pour pouvoir m'en servir. On a trouvé l'**ornement fort beau.** Merci.
Abbé A., curé-doyen de St-Etienne-les-Orgues (Basses-Alpes).

14/9-1917. Vous trouverez inclus un chèque en paiement du **CALICE** commandé à votre maison. En **raison de son prix** ce calice me convient parfaitement.
Rev. A. N. A., N.-D. Chapel rectory, New-York, (U.S.A).

21/7-1913. Vos **TABLEAUX de Chemin de Croix** n'ont été déballés qu'au moment de leur installation et de la bénédiction, et je suis heureux de vous faire connaître notre **entière satisfaction.**
A. Bost, directeur de l'hôpital français de Jaffa (Palestine).

15/3-1914. J'ai reçu depuis longtemps les deux colis postaux que vous m'avez envoyés en décembre, qui contenaient des **chapes**, deux **calices,** un **ciboire** et des **boîtes Stes Huiles.** Tout est arrivé en bon état, et le Rév. P. G., supérieur de la Mission, est **très content de votre envoi.**
Rév. P. B., miss. apost., à Bac Ninh (Tonkin).

26/1-1914. Hier est enfin arrivée la **STATUE de S. Joseph,** en très bon état. Je vous félicite de l'**emballage** qui était vraiment bien fait, et aussi de la **belle statue** que vous m'avez envoyée. Je n'en ai pas encore vu qui ait une figure aussi expressive que celle-là. Je pense que vous avez reçu la nouvelle commande que je vous ai adressée il y a quelque temps.
Rév. P. C. B., miss. apost., Tyang Ho Ouen (Corée).

2/5-1914. J'ai bien tardé à vous remercier de votre envoi. Cependant, vous méritez toute ma reconnaissance. **La STATUE du Sacré-Cœur,** ainsi que celle de **N.-D. de Lourdes,** sont vraiment **très belles.** Merci donc de tout cœur.
Abbé B., curé de Collonges (Ain).

5/11-1920. Vos magnifiques **PLAQUES commémoratives** font l'admiration de très nombreux visiteurs, et je vous présente mes plus **sincères félicitations.**
Abbé B., curé de Poncet Cortiambles (S.-et-L.).

21/7-1914. Je viens de recevoir les **différents articles** que je vous avais commandés. Je vous en remercie sincèrement, car ils me donnent **entière satisfaction.**
Rév. P. L. B., curé latin, à Alexandrette (Turquie d'Asie).

29/7-1914. J'ai reçu **la STATUE** que vous m'avez envoyée dans les meilleures conditions, et j'en suis très **satisfait.**
Abbé B., prêtre, Poeldjik (Hollande).

3/3-1915. **La STATUE** est arrivée hier sans aucun dommage grâce aux bons soins apportés à l'**emballage.** Elle fera très bon effet dans notre église. Je vous exprime toute ma **satisfaction.**
Abbé B., curé de Bessenay (Rhône).

30/12-1916. J'ai reçu la caisse contenant les **chandeliers, souches** et **plateau,** et j'en suis très **satisfait.**
Abbé B., curé de St-Julien-de-Civry (S.-et-L.).

17/2-1920. Je vous accuse réception de la **STATUE de N.-D. de Lourdes** en fonte. Je suis très **satisfait,** et vous remercie sincèrement.
Rév. P. B., mission apost., à Sam Sen, près Bangkok (Siam).

20/11-1920. Je viens vous adresser mes remerciements pour les **nombreux travaux** que vous avez exécutés pour mon église. Je crois que, comme moi, le monde est satisfait de ce petit **monument commémoratif,** comme des **fonts baptismaux,** ainsi que des **statues.** Je vous adresse particulièrement mes compliments pour **Sainte Jeanne d'Arc.** C'est vraiment une statue de Sainte. Abbé C., curé de Cras-sur-Reyssouze (Ain).

**La Maison P. VERMARE** croit inutile d'ajouter le moindre commentaire aux témoignages ci-dessus, ils parlent d'eux-mêmes. — Elle ne peut qu'assurer les abonnés et lecteurs de l'*Ami,* que, comme par le passé, elle s'efforcera de leur donner entière satisfaction.

**La Maison P. VERMARE** rappelle que les occasions qu'elle offre chaque mois dans cette revue ne sont nullement des objets détériorés ou défraîchis, mais simplement provenant de fabrication en série, lui permettant de faire les conditions les plus avantageuses.

**La Maison P. VERMARE** adressera toujours avec plaisir et *franco* sur demande son **Catalogue général** illustré de

**STATUES, BRONZES, ORFÈVRERIE & ORNEMENTS D'ÉGLISES.**

Adresser la correspondance : **MAISON P. VERMARE,** *« AUX ARTS RELIGIEUX »*
**25, Chemin de Francheville, LYON Saint-Irénée (Rhône).**

## GRANDS VINS DE LA GIRONDE

VINS D'EXPORTATION

## HENRI BIJON & Cie

BORDEAUX

Nous garantissons tous nos Vins comme absolument purs, et, en conscience, nous affirmons qu'ils peuvent être employés au Saint Sacrifice de la Messe.

*Pour tous renseignements et demande de prix-courants s'adresser à la Maison :*

**HENRI BIJON & Cie**

PROPRIÉTAIRES DE VIGNOBLES ET NÉGOCIANTS

**21, RUE MARCELIN, A BORDEAUX**

HORS CONCOURS, MEMBRE DU JURY à l'Exposition Internationale de BORDEAUX 1970

---

**LISEZ CECI** Mme L. MARQUIS, directrice de l'**Intermédiaire catholique de Besançon et de Genève**, fondé en 1884, 2, r. Péclet, **à Besançon**, se recommande tout spécialement aux lecteurs de l'*Ami du Clergé* pour leurs achats en **Montres, Pendules, Bijouterie** et **Orfèvrerie.** Ils peuvent s'y adresser en toute confiance. Demander catalogues franco. Articles spéciaux pour 1res communions : Chapelets, Médailles, etc. — Prix avantageux.

---

**VITRAUX D'ART** Charles CHAMPIGNEULLE, *96, rue Notre-Dame des Champs,* à PARIS

Maison fondée à Metz en 1832

*Représentant, maquettes et devis sur demande*

---

**LES MEILLEURES HUILES, LES MEILLEURS SAVONS**

**AUX MEILLEURS PRIX !!**

Coopératives, Séminaires, Maisons Religieuses

**Demandez tarif de gros à la vieille Maison catholique**

**Alph. LOMBARD fils, SALON (B.-du-R.)**

---

**Avant d'acheter n'importe quel Instrument de Musique**

DEMANDER LE CATALOGUE

**Jérôme Thibouville-Lamy & Cie**

*68 à 72, Rue Réaumur, Paris.*

La plus importante Manufacture

**D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE**

du Monde. — Fondée en 1790.

*Conditions spéciales et confidentielles accordées aux MEMBRES du CLERGÉ.*

---

FONDERIE SPÉCIALE DE CLOCHES

**Les Fils de G. PACCARD**

*à Annecy-le-Vieux (Hte-Savoie)*

**Fondeurs de "La Savoyarde" du bourdon de la victoire « La Jeanne d'Arc »**

pour la cathédrale de Rouen

*Sonnerie brevetée*, à battant rétrolancé, *supprimant toute peine pour le sonneur et annulant tout ébranlement aux beffrois.*

---

## ENGRAIS DEROME

## BAVAY (Nord)

---

## L'ORGUE "MELODIAN"

**Portatif no 2,**

de prix moins élevé qu'un harmonium, rend les mêmes services, dans une *église*, pour l'accompagnement des *chœurs*.

Le modèle no **1 bis** est indispensable pour l'étude du chant.

*PRIX-COURANT franco* des modèles depuis **325 fr.** *(emballage franco).*

**GILBERT**, Seul Concessionnaire, **115 et 113, rue de Vaugirard, PARIS.**

**Harmoniums d'occasion, vendus avec garantie**

---

## VINS DE MESSE

**BLANC ET GRENACHE SEC**

**Roussillon de table et Vins de dessert**

**Banyuls et Grenache doux naturels**

**Hré-P. SOULIER, à Collioure (Pyrées-Orles)**

Prix-courant franco. — Echantillons contre 1 fr. 50 en timbres-poste. — *Avec les meilleures références ecclésiastiques.*

---

## VITRAUX MOSAIQUES D'ART

**MAUMEJEAN FRÈRES, Paris**

**6, RUE BEZOUT (XIVe)**

***Envoi de l'album et devis sur demande***

---

## VINS de BORDEAUX

**VINS DE TABLE, rouges et blancs — VINS FINS**

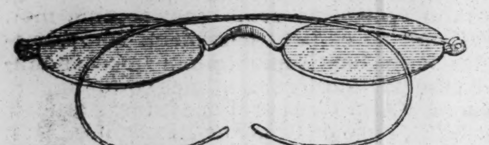
**COGNACS — RHUMS**

**« BULO RUM MONOPOLE »** Spécialité de la Maison

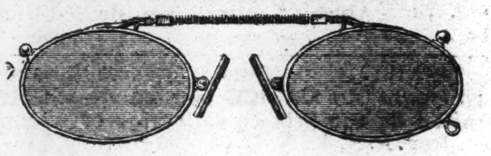
**GAUDRAP & Co, 43, quai des Chartrons, BORDEAUX**

*Envoi gratis du Catalogue sur simple demande*

---



## FABRIQUE de Lunettes et de Pince-Nez



*Usine Hydro-Electrique à St-Lupicin (Jura)*

# LES FILS D'ÉMILE TOURNIER, A MOREZ (JURA)

*Membres de l'Union Fraternelle et des Economats chrétiens*

**VENTE DIRECTE AU DÉTAIL,** PAR SIMPLE CORRESPONDANCE

**Exécution des ORDONNANCES D'OCULISTES**

Envoi franco du **Catalogue illustré** très avantageux

SE DÉFIER DE TOUS CEUX, SANS EXCEPTION, QUI SE DISENT NOS REPRÉSENTANTS

*Bien mettre la seule adresse exacte ci-dessus*

**La Maison**
**MARCEL MARRON,**
**26, Faub. Saint-Jean, ORLÉANS,**
**spécialisée dans les publications sur Jeanne d'Arc et la statuaire d'Art Religieux, édite les œuvres des statuaires Ch. DESVERGNES, Grand Prix de Rome, et Max. RÉAL del SARTE.**

***Principaux sujets :***

Jeanne d'Arc
Saint Michel
Saint Joseph
N.-D. du Saint-Sacrement
Anges Adorateurs
N.-D. de Pitié (groupe)
Sacré Cœur
Sainte Marguerite-Marie
etc...

***Nouveautés :***

**MONUMENTS ET BAS-RELIEFS commémoratifs DE LA GUERRE**
**SÉRIE INCOMPARABLE**
PRIX TRÈS MODÉRÉS
(depuis **90** francs)

***Catalogue illustré*** envoyé *franco* sur simple demande.

L'ANGE de la RECONNAISSANCE (Groupe commémoratif, par Charles DESVERGNES, grand prix de Rome. — Marcel MARRON, éditeur, ORLÉANS.

**Ce superbe groupe commémoratif est accueilli partout avec émotion et enthousiasme. Félicitations et même remerciements nous arrivent sans cesse.**

***Quelques exemples :***

« Je vous ai fait savoir, ces jours-ci, que j'avais reçu le monument et que j'en étais enchanté. On vient de loin pour le voir et l'admirer, on ne tarit pas d'éloges et il le mérite ; c'est un chef-d'œuvre...
« Abbé R..., *Curé de C. (Hérault)*. 13 sept. »

« Le monument est arrivé à destination. Il est magnifique et fait l'admiration de tout le monde...
« Abbé B..., *Curé de P.-F.-P., par G. (Nord)*. 11 sept. »

« Le monument est arrivé à bon port et sa pose n'a rencontré aucune anicroche. Je suis au comble de mes vœux. C'est un morceau superbe et qui, sur la belle base que je lui ai réservée, s'érige magnifiquement. Je vous remercie des soins que vous avez apportés à l'exécution de mon projet, de la diligence que vous avez mise à être prêt à la date voulue, et du prix relativement modéré que vous me demandez...
« Abbé B..., *Curé de S.-H. (Loiret)*. 12 sept. »

**CORYZA** ENFIN GUÉRI avec les PILULES de **NOBIAL** Toutes Pharmacies ou **Rengniez**, Dr en Phie, 56, r. de Passy, PARIS. 2 fr. 50

**VÊTEMENTS ECCLÉSIASTIQUES**
COUPE ET FAÇON SOIGNÉES
Le Perce-Neige, LIEUSAINT (S.-et-M.)

**EVIAN** GOUTTEUX RHUMATISANTS **CACHAT**

**Eclairez les églises à l'acétylène**
Économie, Beauté. Références de 1er ordre

(*Appareils " Le Foyer "*)
Renommés dans le monde entier

Propositions confidentielles extrêmement avantageuses pour le Clergé français
*Etablissements B. VALLET*
à DONZY (Nièvre)

**Pour VIN DE MESSE**
*s'adresser en toute confiance à :*
M. le chanoine **JOUBERT**, propriétaire-récoltant
à LA ROCHE-CHÉNEDÉ, Charcé, par Brissac (M.-et-L.). Timbre pour réponse

**Aide entre Catholiques**
**HUILES, SAVONS ET CAFÉS**
Demandez en toute confiance le tarif spécial
Pierre MICHELLON, à Salon (Bouches-du-Rhône)

**MACHINES A ECRIRE** NEUVE et d'OCCASION. — Duplicateurs de toutes marques permettant de tirer facilement et rapidement : bulletins paroissiaux, circulaires, programmes, etc... — Papier carbone et rubans pour toutes marques. - Papier pour machines à écrire. — Meubles de bureaux. — Fournitures générales. — Demander renseignements et prix à OMNIUM DU MATERIEL DE BUREAU, 17, r. de la Charité, LYON. (Même Mon 16, r. Blatin, CLERMONT-Fd).

**FONDERIE DE CLOCHES**
**Réparations des Cloches fêlées dans les Paroisses**

***Sonorité et Tonalité garanties 10 ans***

**Prix modéré. Maison recommandée**
A. CHAMBON, fondeur, à Montargis (Loiret)

**HARMONIUMS**
*Pour obtenir les meilleurs instruments et les prix les plus doux*
*s'adresser à la* **PROCURE DU CLERGÉ**
**3, Rue de Mézières, PARIS.**
*Liste des occasions envoyée sur demande*

**« BANQUE NATIONALE DE CRÉDIT »**

Le Conseil d'administration a décidé la distribution d'un acompte de dividende pour l'exercice 1920, correspondant à l'intérêt statutaire de 6 % soit : 7.50 sur les actions libérées de 125 fr. et 30 fr. sur les actions entièrement libérées. Cet acompte sera payé à partir du 15 Janvier, sous déduction des impôts en vigueur.

**ANÉMIE**
**NEURASTHÉNIE, FAIBLESSE, CHLOROSE**
Sirop de **DESCHIENS** à l'Hémoglobine
Régénérateur du sang, prescrit par l'élite médicale.
Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux.
DESCHIENS, Paris, 9, Rue Paul Baudry 6 fr. franco et Pharmacies.